

PHILIPPE GRAND

Encore / ...encore mais... / Faire-part / Fourre-tout /
Une souris dans la poix / mais encore / Évagations de 24 / Sur le reculoir /
D'un côté à l'autre du binaire

ENCO

*« Qui peut dire s'il a tort ou s'il a raison de persévérer en son être
puisque tantôt cela abat, tantôt cela élève ? »*

Grégoire Bouillier

\dot{A}

Post-scriptum à *Retractationes*

Voici comment, avec quoi, sur quoi
j'ai fermé, à la date (imprudemment) annoncée + 1 jour, mon
tagebuch de l'année 23 :

Cet an 24 commencé ce jour / pas sûr que j'en accomplisse le tour.

J'ai pas l'air qu'il pleuve, Météologie...

En 24 je déparle.

(Crainte plus que résolution.)

•^A

A. Point en corps **24** gras.

Uniquement par jeu qu'il soit plus gros qu'il ne convient ?

Exploration prudente du vrai ou jeu non moins

que laisser entendre qu'avec lui est mis un terme à plus que ce livre ?

L'hypothèse du point-final-à-tout, dans laquelle j'entre maintenant
et pour un temps indéterminé en véritable "à part moi", *Le tour*
envisagé restera strictement privé, ce qui viendra encore ne deviendra
jamais *Encore*, cette hypothèse je l'invaliderais
en commençant 24 par l'analyse de ses appuis — je l'invaliderai.
Cela prendra la forme inusitée d'un post-scriptum décalé ou
« Au lecteur » plus modeste que l'illustre modèle.

Il m'est arrivé une fois d'inclure à la fin d'un livre achevé un peu de la suite (la « Réclame » de *Jus de pierre*^A) pour faire pont sur le trou que creuse l'arbitraire d'un découpage annuel.

Poursuivant ici *mon livre* (« membre de ma vie » Montaigne) en commençant (recommençant) cette fois avec le rappel de la fin du volume précédent, je ne flatte pas certaine capacité à varier que j'aurais : dans cette phase difficile où je ne sais ni commencer ni finir, où, n'ayant remplacé mon activité pro par aucune me prenant autant de temps, j'utilise la totalité de celui-là à créer des impasses dont je peine ensuite à m'extraire, je tente ici une solution pour me dégager d'une profonde, liée à une simultanéité, « fin de l'année/fin du livre », dont Michel Leiris se plaignait au contraire qu'elle lui manquât :

« [...] *temps de la vie et temps du livre, que je n'arrive presque jamais – serait-ce approximativement – à faire coïncider.* » (*Fibrilles*, p. 221)

Mais n'ai-je pas promis l'analyse de ce qui sous-tend la possibilité dite à mots à demi couverts que le point gros et gras ne s'applique à tout (*tout* dans mon esprit heureusement ne désignant pas la totalité de ma vie, seulement mes traces « autobiopoétiques ») et que je doive entrer, comme dit à mots nus, « maintenant et pour un temps indéterminé en véritable “à part moi” » ? N'ai-je pas promis de ruiner l'hypothèse en écrivant d'elle dans un nouveau livre ouvert ?

A. Sur l'autoréférence et les renvois internes :

- « *Combien souvent et sottement à l'aventure ay-je estandu mon livre à parler de soy ? Sottement ; quand ce ne seroit que pour cette raison qu'il me doit souvenir de ce que je dy des autres qui en font de mesmes : que ces œillades si frequentes à leur ouvrage tesmoignent que le cœur leur frissonne de son amour, et les rudoyements mesmes desdaigneus, dequoy ils le battent, que ce ne sont que mignardises et affetteries d'une faveur maternelle, suivant Aristote, à qui et se priser et se mespriser naissent souvent de pareil air d'arrogance. Car mon excuse, que je doy avoir en cela plus de liberté que les autres, d'autant qu'à point nommé j'escry de moy et de mes escrits comme de mes autres actions, que mon theme se reverse en soy, je ne sçay si chacun la prendra.* » Montaigne, *Essais* III, 13 (ex de Bordeaux)
- « *Aussi [...] est-ce une nécessité pour moi que d'envisager avant tout les connexions qui peuvent se déceler au sein de ce paquet multiplement cloisonné et de songer, plutôt qu'à ce qui a maintenant l'aspect funèbre d'un acquis, aux engrenages grâce auxquels il me sera permis de passer de chaque fiche à la fiche suivante, tout ce qui entre de libre et de vivant dans mon travail devenant, en somme, question de liaisons ou de transitions et celles-ci gagnant de l'épaisseur à mesure que j'avance, jusqu'à représenter les véritables expériences au détriment de celles qui garnissent mes fiches et ne sont plus que des jalons plantés de loin en loin pour diriger les ricochets de ma course.* » Michel Leiris, *Biffures*, p. 282

La coïncidence “fin de l’année/fin du livre” n’est pas en soi le problème. Il réside plutôt dans la couleur commune à l’année et au livre : l’une et l’autre se sont terminés sombres.

J’aurais pu tricher, faire tomber la lame avant les mots du 1^{er} janvier ou très discrètement étirer l’année 23 du nombre de jours nécessaires pour enfouir l’inquiétude, l’inquiétant – mais je ne triche pas, au risque de compliquer le labyrinthe de mon texte et m’y perdre.

Je suis, et demande au lecteur qu’il n’en doute pas, le premier navré que le tour que les choses prennent ou paraissent prendre (dans la réalité), les dernières pages de *Retractationes*^A ne l’aient pas montré drôle, maquillé, « mieux paré » pour le faire passer (encore que *Cet an 24...* frise la chansonnette), mais c’est la volonté de ne rien taire de ce que je pense et ressens, c’est cette volonté à laquelle j’obéis (que certain le regrette ou réproouve m’indiffère) qui me les a fait garder...

Comme naguère Leiris devant ou dans sa *Règle du jeu*, ne suis-je pas moi-même « écœuré ^B » par le « caractère trop personnel » que présentent mes pages aujourd’hui ? Il suffirait pour me soulager de rayer, de retrancher de l’inédit tout le suspect. Comme il se voit, je ne l’ai pas fait et ne le fais pas – pour autant cela assure-t-il bien qu’écœuré ne le suis ?

La vérité demande que l’on conçoive cette contradiction : si parfois quelque écœurement oui me prend à dévoiler/déballer tant, je ne veux pas d’une manière simple de le faire disparaître ; je veux le goûter dans sa forme concentrée.

L’écrit me représentera « au naturel ^C », et tant pis si mes faiblesses et peurs s’y lisent « au vif ^D ».

De Lyon, ce dix de janvier deux mille vingt et quatre

A. *Retractationes*, que presque partout dans cet *Encore* j’abrègerai en *Retract* car je fais trop souvent des erreurs lors de la frappe...

B. *Fibrilles*, p. 168

C. « *Quand j’eusse pu prendre quelque autre façon que la mienne ordinaire et quelque autre forme plus honorable et meilleure, je ne l’eusse pas fait ; car je ne veux tirer de ces écrits sinon qu’ils me représentent à votre mémoire au naturel.* » Montaigne, *Essais* II, 37 [Lettre à Mme de Duras](je souligne)

D. Dans son avis « Au lecteur », Montaigne a écrit « *mes défauts s’y liront au vif* » (je souligne la différence).

Max Frisch avait souhaité que dans son *Journal 1966-1971* soient distinguées avec des couleurs les parties très différentes. Son éditeur s'y opposa, leur préférant des typographies et corps de lettres variés.^A

Le 26 septembre 1966 Michel Leiris nota pour sa part dans son *Journal* : « *Par procédés stylistiques ou typographiques (peut-être les deux conjugués ?), distinction immédiatement saisissable entre ce qui a été – ou est vécu – et ce qui est inventé.* »

Heinrich Mann quant à lui se servait de deux alphabets (gothique et latin) pour distinguer ce qu'il faisait pour lui-même et ce qu'il faisait pour le public.

N'ai pas attendu de voir formulée l'idée pour l'avoir : à un moment ou, plus justement, en un *endroit* du temps, sur une page des années^B, j'ai imaginé recourir à des variations typographiques pour organiser un peu le disparate, distinguer visuellement les catégories, classes ou genres. Suivre cette voie dans cet *Encore* ?

(Utiliser plusieurs polices de caractères ? L'ai peu fait (*Retract*). Difficile d'en trouver deux ou plus qui à mes yeux soient distinctes et ne se nuisent (même en jouant sur la grosseur du corps ou la tabulation). (Faire de nouveaux essais.) Jouer sur la seule taille des lettres ? Guère possible. La note l'exigeant moindre que celle du "texte principal", cela fait deux types déjà, mais il y a surtout qu'il y a pour les deux un plancher^C et un plafond, et que l'espace entre eux est très réduit.

Mes *minima* : pour le principal 11,5 points (allez, un effort : 11, comme ici), pour la note 10 points (allez, un effort : 9).

S'agissant du plafond : pour la note, 10 points on s'y cogne, et pour le principal 13 points. Si davantage, alors à certaine fin bien précise^D.

Plusieurs couleurs ? Je l'ai fait dans *Appendice(s)* (version folio).

(Un intérêt de l'auto-édition à l'exemplaire : ne se pose pas la question du surcoût de l'impression en quadri. (Je mens un peu : dans *Retract* les pages où parle Marivaux (p. 26-27) et la première annexe (p. 115) comportaient dans une première version des couleurs...)))

A. Déjà dit, je sais, je sais.*

* « [...] déjà écrit, je sais, je sais. » Max Frisch, *Esquisses pour un troisième journal*, p. 175**

** *Déjà cité, je sais, je sais.****

*** Dans *Retract*.

B. Plus d'une... [Les principales ici pour moi : p. 185 de *Tas IV*, pp. 126 et 196 de *Jusqu'au cerveau personnel*, p. 53 d'*Appendices*...]

C. Sur le *plancher* franchi, voir par exemple p. 64 de 20 (« *le bigleux sortira sa loupe* »).

D. Dans *Appendices* : en corps 18 *Colossale erreur/méprise mes livres / leur langue / tous ces volumes*, en corps 49 *Dépasser la mesure*, en corps 72 *ASSEZ* ; dans *Retract* en corps 24 24...

Dans les propos de Pascal Quignard sur FC ce 12 janvier, j'ai entendu *comment dire* s'ouvrir plusieurs fois la même petite fenêtre sur le penser silencieux *comment dire* le penser sous-jacent ou d'arrière-plan plusieurs fois percer le discours (mais sans en interrompre le fil) – plusieurs fois *comment dire*.

A

Ils parlent aussi vite que leurs pouces courent sur un clavier d'écran.
Propose de nommer *Langue & pouce* ce syndrome générationnel.

Depuis que j'ai écrit^B sur mon impossibilité de répondre simplement à la question *Tu as dormi ?*, quand on me la pose, en répondant *je ne sais pas* comme dans le texte j'ai l'impression de me citer – et crains qu'à force on ne se lasse et ne retienne derrière ses lèvres la belle question...

Pour retrouver une crédibilité que menace, je le sens, la répétition, essayer *j'ai somnolé ?*^C

(« Distinguer visuellement les catégories » ai-je écrit plus haut ; le plus difficile sera de les identifier d'abord comme “*Pour moi*”, “*Commentaire du lecteur*”, “*Le monde tel qu'il va mal*” etc.)

A. Comment appelle-t-on ce trait singulier de la communication verbale qui ne joue pas de rôle sur le plan référentiel mais sans en tenir un non plus sur le plan conversationnel, comment nomme-t-on cette « unité lexicale » (si c'en est une) qui n'est pas tout à fait un tic ou une prothèse verbale, pas tout à fait l'équivalent du *n'est-ce pas* de naguère ? Peut-on parler de “marqueur discursif” ? Toute lumière là-dessus serait la bienvenue... (*Comment dire* a en tout cas une belle filiation (le poème de Beckett), et c'est tout à l'honneur de Quignard, non pas de l'utiliser intentionnellement mais de laisser filtrer par ces mots et malgré lui son questionnement intime.)

B. Page 110 de *Retract*.

C. Mais pas plus tard qu'hier au lit, ces mots pour me rassurer : « On dort ou on est réveillé, pensons-nous ; comme une porte est ouverte ou fermée, un nombre pair ou impair. Parfois pourtant, il nous est donné d'y voir plus clair... » Ludwig Hohl, *Tous les hommes presque toujours s'imaginent*, Éditions de l'Aire, 1981, p. 30.

« Titre : XXXX »

Survolant (plus que lisant de près cette fois) le *Journal* de Leiris, redécouvre cette habitude qu'il avait de "poser" des titres.

Je l'avais oubliée, alors que ma propre inclination à le faire (combien de fois dans <monœuvre> !^A) je l'ai vraisemblablement contractée à son contact, même si mon goût pour eux n'a aucunement son origine dans un identique plaisir-au-vocable.

Titre : ...encore mais...

(L'ajout de *mais* aurait du sens, mais les points seraient indispensables et le titre ponctué passe mal (qu'on pense à , *vers* de Roger Lewinter ou

• (*El, ou le Dernier Livre*) d'Edmond Jabès).^B

(Complément à la page 102 de *Retract*)

Le 7 mars 1979, Michel Leiris confiait à son *Journal* :

« *La plupart des objets d'art que j'ai chez moi [...] m'apparaissent maintenant comme les témoins morts d'une religion disparue en même temps que celui qui en était le prêtre et, habitant là, animait de sa foi ces objets, donnant à ceux-là mêmes qui, esthétiquement, m'étaient indifférents, une espèce de vie que, malgré le peu de cas que je faisais d'eux, je ne soupçonnais pas si fragile. Objets d'art : idoles qui ne sont quelque chose que par le culte qu'on leur voue ; marionnettes qui n'existent que grâce à leur montreur ? »*

A. Un seul exemple : « Les cinquante titres de *Nouure* (1984-1989) et pourquoi », dans [*Nouure*], 2015. Sur mon « souci avec le titre », voir *Jus de pierre*, p. 6.

B. Le titre ponctué passe mal, le livre sans titre plus encore. Je dois l'idée de cette note à François Bon qui rappelle dans une vidéo que ce sont les éditions Gallimard qui exigèrent "quelque chose" sur la couverture du dernier volume du *Livre des questions*.

Étrange en outre ce sur-titre ou avant-titre... (Sur ces questions je découvre une discussion sur Wikipedia (https://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion:Edmond_Jab%C3%A8s). Sur la fiche du livre dans le Catalogue général de la BNF, on lit cette "note" peu brillante : *Le titre indiqué [El, ou le dernier livre] est conforme à la graphie donnée par l'éditeur Gallimard pour [l']édition de 1973, si l'on considère « El, ou le dernier livre [»] comme avant-titre. Variante de titre : « El, ou le dernier livre : • ». - Le « • » [point] [plus exactement une puce non ?] est bien présent sur la page de titre et la couverture, l'auteur posant la question de l'œuvre circulaire comme trouvant son aboutissement dans le point (?).*

Ajout du 16 mars : viens d'entendre une archive radiophonique de 1975 dans laquelle Jabès, parlant de ce livre, le désignait comme « Le point » – et non pas « El » ou « Point ».

Titres : *Faire-part*
Fourre-tout

Pour qui étudie l'invention terminologique dans l'industrie pharmaceutique, l'exemple-type *Permixon*. Une mouche de bureau a entendu ça :

« *Pour laisser entendre que "qcq chose permet qcq chose", quoi de mieux que permi- ? (De plus, pour ceux qui ont un souvenir de l'italien du lycée per sonnera pour.) Quant a -mixon, n'entendra-t-on pas un miction mal prononcé ?* »

– *Encore ?*

– Si c'est pour aboutir à un volume constitué surtout de notations relatives à mon état de santé, cette partie entrelardée d'extraits de lectures, piquée par endroits de phrases faisant illusion, de choses dites *déjà dites* et précisant où, de titres possibles etc. mais majeure, alors non ; cet encore-là ne pourra faire un *Encore*-livre qu'une fois revues les proportions, ôté ce qui ne regarde *in fine* qu'un médecin...

– Pourtant *Retractiones* déjà...

– Les pourcentages des ingrédients en mélange y étaient limites mais encore supportables... Je redoute ici un déséquilibre pire.

A –

« B – [...]

A – Dans le temps peut-être. Maintenant pas (*plus* dans le meilleur des cas).

C – (*Pas loin, s'adressant à D*) Tu sais de quoi ils parlent ?

D – (*Désignant A du menton*) De sa tête, que B vient de lui dire être "bien faite".

C – Et il refuse le compliment ?!

D – Bah c'est quand même lui le mieux placé pour le savoir comment elle est... Et d'ailleurs, si on a le droit d'en juger d'après la conversation fictive dans laquelle il nous place, on peut lui donner raison non ?

»

«Titre : XXXX » (bis)

N'ai-je pas, il y a quelques mois (*Retract*, p. 69), annoncé ce titre pour « le prochain cahier » : *Une souris dans la poix* ?

L'inventaire *De la pointe de l'orteil au vertex crânien* évoqué dans *Retract* intéresserait beaucoup de spécialistes différents du domaine médical, trop pour ne pas relever, faute de respecter la règle de dire uniquement à qui peut entendre, faute de ce ciblage ou adressage précis qu'on dit être la première condition d'une communication efficace et réussie – trop pour ne pas verser dans la catégorie *Pour moi*.^A

Faute d'avoir jamais affaire à quelque Chatte cherchant-trouvant dans le fourre-tout plein de petits autres que siens à adopter^B, faute de rencontrer jamais un Omniscient sachant faire farine de tout grain *a priori* impropre au moudre, tirant à lui ce qui *a priori* n'est pas pour lui, établissant des rapprochements et trouvant des liens dans le très-divers, on peut seulement rêver

ad libitum

que les pieds froids signifient quelque chose pour l'urologue, que la baisse de l'acuité visuelle soit prise en compte par le neurologue comme symptôme pertinent, que le dermatologue sache interpréter les tremblements comme aide au diagnostic, que le psychiatre ait à penser de l'usure des dents, l'ophtalmologue du mot perdu...

Je préfère à toute autre la position horizontale trahit plus qu'une préférence.

A. Ce serait en outre mon propre corps qui passerait au scanner verbal, et on ne manquerait pas de me reprocher cette obscène dénudation...*

* « Tu espérais, sans t'en rendre compte, ne mourir qu'en une fois, sans l'ignoble et douloureux morcellement qui précède habituellement la fin. C'est, paraît-il, la dénudation successive de l'être, le dépècement par les Harpies de la vieillesse, qui sera ton sort. Il faudra donc, si tu dois vivre quelques lustres encore te défendre contre ta mise en lambeaux, chaque jour de la vie. »

Amiel, *Journal intime*, 1866, p. 264.

B. *Chatte* ? Entendre “généraliste de l'ancienne école”, soit d'avant la séparation des savoirs (un peu tiré par les cheveux j'admets).

Tu me demandes, Lecteur, si tu as comme lecteur « une place » dans ce que j'écris ?

Bien sûr que oui, ne serait-ce que parce que lecteur moi-même j'en ai une. En revanche, et cela expliquerait ton sentiment d'être exclus, peut-être se produit-il qu'effectivement j'occupe *toute* cette place.

(Tenir les *alternate takes* hors du miroir de page.)

« Il suffit que la forme d'une seule phrase soit réussie, d'une phrase qui n'a apparemment aucun rapport avec tout ce qui se passe autour de nous – et l'absence de mesure, l'absence de forme en nous-même et dans le monde tout autour de nous ne compte plus ! L'existence humaine, soudain, paraît vivable, parfaitement ! nous supportons le monde, et même le monde réel, nous supportons la vision de l'absurde : nous la supportons dans le fol espoir de pouvoir ordonner le chaos, de pouvoir le saisir comme une phrase, et la forme, pourvu qu'elle soit réalisée et peu importe dans quel domaine, la forme nous comble d'un pouvoir consolateur qui n'a pas son pareil. »

Max Frisch, *Journal 1946-1949*, p. 39.

Dans 3 heures assis pour 2h30 sous les mains du dentiste.

Le mardi 24 avril 1866, Amiel écrivait à 11 heures (et il est pile 11 heures le mardi 23 janvier 2024) :

« O la santé !... J'éprouve un appesantissement général, de l'ouïe, de la vue, de l'attention, un léger point au côté gauche, et je crois déjà voir tomber ces dents dont on m'a annoncé la perte prochaine. »

Mon rendez-vous vient *après* la perte.

Titre : *mais encore.*

(Tous les mettre, les titres, sur la page de titre, en petit corps sauf le dernier ?)

Donald Barthelme les a dit « aussi laids qu’une tique sur le ventre d’un chien ». Nul doute qu’avec ses 4170 *semicolon* (plus de 8 par page – on a compté pour moi), *Moby Dick* a dû paraître à ses yeux malades une « irregardable » boule d’*ixodidae* qui aboie...

Pour ma part, la prochaine fois qu’il me semblera avoir utilisé à parfait escient le point-virgule, je remercierai Aldus Manutius.

(Comme j’oublierai de le faire, merci tout de suite.)

« *Tout écrivain écrit avec son fou intérieur.* »

Ces mots de Lars von Trier^A me portent à repenser à la toute fin de *Retract* où il est écrit que, dans la dernière semaine de 23, et cela pour me navrer^B, mon fils avait « fini par lâcher qu’il n’aime pas me lire car il retrouve dans mes textes, sous forme concentrée, ce qu’il n’aime pas chez moi ».

Pertinent de faire le lien ?

Lui aurais-je demandé à chaud à ce « plus proche » de préciser, peut-être l’aurait-il fait et aurait-il changé de mots. Mais peut-être non, peut-être est-ce autre chose que certaine folie en moi qu’il « n’aime pas », un trait que l’on peut ne-pas-aimer sans pour autant en être effrayé...

Jabès. Cet après-midi, complétant la note de la page 8, j’ai repensé à lui, et – mais où sont donc passés ses livres bon sang ?! Les ai-je prêtés un jour sans noter quelque part à qui ? Et les 3 ou 4 que j’avais en même temps ? Bizarre... Jabès... Que j’ai lu beaucoup, que j’ai vu/entendu à Lyon à la fin des années 80, à qui j’ai même songé à écrire^C...^{DE}

A. Aucune source pour cette citation entendue dans une émission radiophonique de 2013 consacrée à Witold Gombrowicz et rediffusée lundi 29/01.

B. Le terme est faible mais *désespérer* serait trop fort.

C. Parce qu’il dit un peu de mes questionnements de ces années-là (*NOUURE* “achevé”), je place en annexe le brouillon de ma lettre non-envoyée du 9/11/1989.

Il y est question d’une lettre aux éditeurs, que j’aurais jointe. Cette lettre, dans la même enveloppe Correspondance, je n’ai pas su l’identifier de façon certaine parmi les papiers conservés, mais ce que j’ai lu en parcourant ces derniers m’a — édifié. Les quelques extraits donnés à la suite du brouillon montreront qu’en 35 ans n’a guère évolué ma poïétique...

D. « 3 ou 4 » disais-je : retrouvés une semaine plus tard dans le haut casier “spiritualités” : *Aely* et *Le Livres des ressemblances*. J’eus un patron qui, peut-être pour m’avoir vu lire l’un des deux au travail (j’étais alors gardien de musée), m’affubla un temps de ce nom : *Edmond Jabès*.

Que le sens des mots varie selon l'usager, à qui en douterait le confirme
langage riche et fluent dans un « courrier d'adressage » de neurologue.

OU

Le langage riche et fluent du neurologue
n'a que quelques chances d'être le même que
celui qu'il décrit ainsi dans un « courrier d'adressage ».

OU

Ne croyez pas pouvoir tirer fierté d'un « courrier d'adressage » de neurologue :
langage riche et fluent
ne vous aidera qu'à vérifier que le sens des mots varie selon l'usager.

Rendez-vous pris pour un « bilan neuropsychologique ».

Le préparer, comme j'y ai songé, en compilant les fragments de mes livres et
carnets relatifs à mes défaillances cognitives, serait extrêmement fastidieux.

Mais surtout : que garder, comment borner la collecte pour le praticien ?

Me faudrait-il ne m'en tenir qu'aux indiscutables de ces défaillances ?

Inclure aussi les suspectées ?


Intégrer encore les suspectées-déménties-par-la-forme ?

Élargir aux phrases ne traitant pas directement de mes performances cognitives
mais susceptibles néanmoins, aux yeux d'autrui, d'attester de quelque mal les
diminuant ?

Ne faudrait-il pas *tout* transmettre pour permettre la mesure d'un déclin
– mais ne serait-ce alors pas pour que *rien* ne soit lu ?

Donc non.

(Me contenterai de quelques exemples oraux, lesquels, isolés, à mes oreilles
sonneront caricaturaux.)

Dans sa phase finale mon expir chantegrince  .

Un raclement – et l'oiseau s'envole.

(Ne m'en étais pas vraiment rendu compte : énormément de point-virgules dans le *Journal* de Frisch (du moins le tome 1946-1949).

Sur la page 181 choisie au hasard (celle où j'en suis) pas moins de 7...)

*Dire de en faisant
et dire du faire pareillement.*

Expression ramassée de mon ras-le-bol à lire de la poésie, de l'écriture, etc.
qu'elle est...

Qu'importe le quoi qui suit, ceci ou cela : quelque brillant qu'il soit, le propos reste assommant discours-sur.

Variante :

S'il te plaît untel, ne dis pas ce que c'est, montre-le nous plutôt.

(Si, pour la mettre au service du même sens comme seconde variante adressée, je détourne cette belle formule trouvée dans la *Critique du jugement* (p. 185) :

Ne me parle pas de la mer, plonge.

c'est moins pour me targuer d'avoir en Quignard un "allié" que pour nuancer la sottise lâchée plus haut^A ; il en existe des "discours-sur" que leur forme transmue en l'objet même ; certains, tout en parlant de la mer, plongent.)

B

A. L'exaspéré perd en raison : repense à cette mère l'autre jour au restaurant, tancée par *lui* parce que son putain de gamin braillait sans fin à la table à côté...

(*Putain trahit lui* mais c'est fait exprès : sur le fond je ne regrette rien.)

B. J'ouvre cette note un mois après (24 février) pour donner ce qu'à la page 67 du 1^{er} volume de l'édition de poche du *Dossier M* de Grégoire Bouillier j'ai lu comme une 3^e variante, auto-exhortation écrite et scotchée au mur par lui (j'y crois) : « [...] *Si tu dois décrire la couleur bleue [...]* Écris bleu ! Trouve le moyen pour que ce soit le bleu qui écrive. »

Complément à la page 7 :

Créer des catégories, puis ne plus mentionner que le nom de celle-là pour ce qui relèvera de telle ou telle. (Tester.)

Exemple :

« On sait chacun qu'on sait chacun / notre réciproque mutisme
éloquent. Pourquoi alors briser le silence aussi ? »
(“*Cas de figure*”)

Ces mots dans l'introduction de Pascal Quignard à sa traduction du
Tche-wou Louen de Kong-souen Long^A :

« [...] *Personne n'a su dire ce que ce traité signifiait exactement. Il est vrai qu'on a noté depuis longtemps qu'aucun texte, autant qu'il était écrit, n'avait été écrit à proprement parler pour signifier ce qu'il signifie.* »

Pourquoi les ai-je recopiés ici hier après-midi ?

Parce que le matin même, voulant ne serait-ce que voir les « Fragments du révolu » mentionnés dans l'annexe augmentée annoncée *supra* (note B page 12), je les avais retrouvés dans la farde de vieilleries titrée À GARDER déjà évoquée, comme quelque courageux lecteur s'en souvient peut-être, dans *Plus avant* (p. 62-63)^B, et comme, loin de me paraître réclamer, lesdits, de figurer à leur tour dans l'annexe (qui aurait alors beaucoup gonflé), ils m'avaient au contraire confirmé la description qu'en donnait la 2^e note de la page 63 de *Plus avant* : (« [...] *explorations de pure logique sur des paires de notions opposées (présence/absence, etc.)*, [...] *violents poèmes à la fois surarticulés et désarticulés syntaxiquement, sous l'aspect de l'abstraction j'y étais, davantage qu'en partie, en excès si l'on peut dire.* [...] »), quand plus tard le même jour j'ai trouvé chez Quignard la phrase en question, j'ai pensé à eux, et plutôt qu'à transcrire le manuscrit à sceller en elle leur fantôme.

(“*oui je sais, je sais*”)

A. *Sur le doigt qui montre cela*, Michel Chandeigne, 1990.

B. N'avais-je pas parlé dans *Retract* d'éviter au lecteur tout « torticolis » ?

C. Dans la chemise À GARDER, entre autres élucubrations, cette “justification numérologique” de la présence du A au centre du mot GRAND :

G = 7 / R = 18 ⇒ différence de 11

N = 14 / D = 4 ⇒ différence de 10

Entre 11-10 ⇒ différence de 1

1 = A

Sans doute – et heureusement – ne le sont-elles pas dans l’usage qui en est fait, mais interchangeables, huile d’olive et eau de Javel dans une phrase le sont. Je l’ai expérimenté quand cherchant à savoir dans quel contenant un berlingot de la seconde avait été versé, m’est venue en tête – mais pour n’en pas sortir heureusement – la question *Dans quelle bouteille se trouve l’huile d’olive ?* Rétrospectivement j’interprète ma confusion ainsi : ce n’est pas la javel elle-même que je voulais, mais la description précise qui me permettrait de la trouver le moment venu.

Expérience à même d’intéresser un neuropsychologue ?

À ce compte-là, il y en aurait beaucoup à relater...

Cette autre par exemple, du même jour : regardant une personne sur le point d’actionner la portière de son véhicule à l’arrêt cet étonnement : une voiture *s’ouvre*. *S’ouvrir* comme comptant parmi les choses qui peuvent arriver à une voiture – ou faut-il dire plutôt *parmi les phrases qui peuvent arriver à une voiture ?*

(Si quelque chose là devait intéresser quelqu’un, c’est je crois davantage que l’expérience elle-même le fait que je la note (et l’intéressé sera un médecin de l’âme davantage qu’un technicien) – mais, je l’espère, davantage encore que la notation elle-même, le cadre que je construis pour elle ou la manière dont je l’amène (et l’intéressé sera un lecteur attentif à celles-là, un littéraire, davantage qu’un psy).

Ce sentiment parfois de réapprendre le monde par morceaux, un apprentissage recommencé dans l’étonnement.

« [...] *et je me suis fait la remarque qu’exactement tout ce que je pouvais voir, mis à part quelques arbres au loin, était le résultat de la pensée, de pensées activement pensantes [...]* » Jacques Lacan^A

A. Extrait d’une communication de Jacques Lacan faite au Symposium International du Johns Hopkins Humanities Center à Baltimore (USA), sous le titre : “Of Structure as an In-mixing of an Otherness Prerequisite to Any Subject Whatever” et parue dans *The Languages of Criticism and the Sciences of Man: The structuralist Controversy*, dirigé par R. Macksey et E. Donato, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins Press, 1970, p. 186-195. Texte établi par Jacques-Alain Miller.

(Cette citation ici surtout pour le déséquilibre : 470 signes pour la source contre 174 pour le texte lui-même.)

Tandis que je faisais la poussière, mes yeux tombés dessus ont ordonné à mes mains de sortir du rayon ce déjà-lu à relire : *Autoportrait* d'Édouard Levé.

Commencé le jour même, presque fini.

Remarquable en ceci qu'on devine un dispositif d'écriture particulier sans pouvoir en connaître le détail. Une liste alimentée chaque jour present-on – mais pendant combien de temps ? Un travail d'élimination après-coup imagine-t-on – mais sur quelle base ? Une redistribution des fragments après-coup afin d'accroître les sauts thématiques conçoit-on – mais des entorses volontaires à ce souci rythmique ? Des tricheries ou exagérations – mais pour quel profit ? Des omissions – mais délibérées ? Etc.

Forme tentante, si libre et si “facile” qu'on songerait presque à l'adopter... Quoique.

Mon autoportrait, il en existe déjà tellement de fragments dans mes pages qu'il sera plutôt à poursuivre sous la même forme éclatée...^A

Plus urgent : creuser le sujet de la structure langagière de la réalité-monde.

« *Quand [les adultes] nommaient une certaine chose et qu'ils se tournaient, grâce au son articulé, vers elle, je le percevais et je comprenais qu'à cette chose correspondaient les sons qu'ils faisaient entendre quand ils voulaient la montrer. [...]*

C'est ainsi qu'en entendant les mots prononcés à leur place dans différentes phrases, j'ai peu à peu appris à comprendre de quelles choses ils étaient les signes ; puis une fois ma bouche habituée à former ces signes, je me suis servi d'eux pour exprimer mes propres volontés. »

Augustin, *Confessions* (I, 8)

Rage : ce que les combats font.

(Première entrée d'un abécédaire à nourrir.)

A. Toutefois si j'ai pu ainsi laisser filtrer que je goûte noirs chaussettes et sous-vêtements (moi aussi), confierai-je jamais ailleurs que dans cette note aimer les bananes... ?

« Mes propositions sont éucidantes à partir de ce fait que celui qui me comprend les reconnaît à la fin pour des non-sens, si, passant par elles – sur elles – par dessus elles, il est monté pour en sortir. [...] » Ludwig Wittgenstein

M'autorise de cette avant-dernière proposition du *Tractatus* (6. 54) pour commenter les première et sixième :

1. *Le monde est tout ce qui arrive.*

Qu'est-ce "arriver", sinon entrer dans une forme verbale ?

1.2 *Le monde se dissout en faits.*

Que sont les faits, sinon des phrases possibles ?

et avancer ces deux :

- Le langage contient la possibilité de toutes les situations.

- La réalité-monde est l'ensemble infinie des phrases possibles.

Vertige — vite redescendre de la branlante échelle...

Sorti circonspect de l'entretien préliminaire de l'après-midi – 350 euros pour un bilan qui ne pointera pas de cause ? – je me rappelle néanmoins que *millepertuis* ne m'est pas revenu et que j'ai oublié de mentionner parmi les antécédents familiaux le Parkinson paternel...

Peut-être donc pas si idiot de *faire le point*.

– ... alors ne l'alimente pas de ce qu'il te fait mal d'y voir...

– Certes, mais comment m'éloigner de lui ? Et où me tiendrais-je pendant ce temps ? À quoi ? Où pourrais-je ailleurs que dans ses pages inventer ce faux dialogue ? Vais au cahier comme va un moucheron fumer sur un bâton halogène 300 W... mais c'est mon véritable *chez moi*^A.

A. Ce jour retrouve dans le Journal d'Imre Kertész cette notion déjà pointée dans le Journal de Frisch (voir *Retract*, p. 104 : « *J'écris pour travailler. Je travaille pour être chez moi.* ») « *Si je voulais définir de l'extérieur "pourquoi j'écris" [...], je dirais : pour sauver nos âmes et les soustraire à la fatalité intellectuelle que créent la politique, l'économie et l'idéologie qui les accompagne – quitter pour un seul instant l'inhumanité, l'extranéité, l'exil et rentrer chez soi ; chez soi signifie notre propre vie et notre mort.* » (*Le spectateur*, Notes 1991-2001, Actes Sud, p. 34-35.)

Que je me tasse, rapetisse, je le vérifie aussi en faisant les vitres.

« [...] *j'ai perdu le sens grammatical de l'existence* [...]. »^A

Bien que je ne sache si c'est mon cas, si au contraire il ne me reste que celui-là, ou encore si les deux, perdre et avoir, ne sont pas simultanés, ces mots de Grégoire Bouillier me ~~parlent~~ regardent – et me voient songeur.

Plaisir à entendre sur FC ce matin des Philippe parler de l'« épreuve de la maladie », et notamment un philosophe diabétique (P. Barrier) dire la libération que fut pour lui d'apprendre de quoi il souffrait, de voir mis un nom à son mal.

Les malades que la maladie retient chez eux, on ne les voit pas, ne les entend pas. Ils ne sont pas dans la rue, les magasins, les parcs ; ils sont où les tient leur maladie, ils sont *dans* leur maladie – et l'imagination ne permet pas de les y rejoindre.

Les vieux qu'il arrive qu'on croise dehors, qu'une canne soutient, ces hommes et ces femmes parfois chancelants, leur identité de vieux écrase leur identité de malades. (Et toujours je me demande : comment font-ils pour, dans l'état où ils sont, être là, être *encore* là ?)

Le gros des croisés : des bien-portants – si ce n'est qu'ils tiennent tous l'Objet qui les assujettit. Mon but n'est pas de me lancer dans une diatribe amère contre les consommateurs-consommés mais de dire ceci : cruelle et constante invitation à la comparaison, la rue est une épreuve quand on se sait diminué.

– [...]

– Si l'augmentation dans ce cahier de la fréquence des notations relatives à mes états je la constate navré sans toutefois agir contre, sans m'interdire d'écrire ça là, c'est sans doute parce qu'elle me paraît simplement suivre les variations plus nombreuses de ceux-là mon âge avançant : nulle flambée de narcissisme à mon sens, plutôt un développement naturel du travail d'auto-documentation ou auto-analyse (« *Tout écrire – comme ça vient* » note IK) commencé de longue date – mais de fait son profil le plus ingrat.

– *Mais qu'est-ce qui t'a poussé dans cette voie précisément, non pas à écrire seulement mais à t'écrire, à t'auto-documenter ?*

– Qu'il faut devenir soi, chacun en a fait l'épreuve ou l'expérience. Ma mémoire n'a pas gardé le souvenir de la manière ou du moment dont cette nécessité s'est manifestée à moi, mais il est vraisemblable que je compris enfant que l'identité n'est pas donnée mais se conquiert, que l'on devient soi en se distinguant, en se démarquant des autres, que je compris, comme tout le monde, qu'il faut paraître différent à ses propres yeux d'abord, s'apparaître tel dans ses pensées/sensations/sentiments et dans la façon de les dire, puis, les années passant, qu'il faut, afin que s'ancre cette apparence et mute en certitude de la différence, trouver comment la fixer et l'entretenir, et je suppose qu'à l'adolescence l'écriture devint pour moi ce moyen, qu'elle est restée jusqu'à aujourd'hui.

– *Ta réponse sent l'effort et on devine à te lire qu'il t'a paru tout du long vain. Que tu n'as rien dit, que tes mots sont vides, oui, je te le confirme. Mais ma question sans doute était idiote : tu aurais dû m'envoyer chier.*

– Mais non, X, non : tu as tenu ton rôle de faux autre. C'est moi qui n'aurais pas dû te le confier pour traiter par la bande cet oiseux sujet des origines de "mon" égotisme, lequel en vérité ne m'intéresse pas, du moins moins que celui de la sorte d'inconfort éthique dans lequel place l'égotisme assumé^A.

J'ai tout à l'heure entendu dit que tel écrivain a « tricoté » dans son carnet. Il me coûterait d'apprendre que dans le mien je fais pareil^B.

A. Un sujet que Frisch aborde souvent dans son Journal.

B. Dirait-on plutôt que je « détricote », ça ne me blesserait pas moins l'esprit.

« [...] l'altération de la langue indique un chaos intellectuel total [...] » Kertész, *Le Spectateur*, 55.

Rêve bref de la nuit : Michel^A me dit lire mon « *Journal* » et a ces mots :
« *C'est très très bleu* » ou « *très très beau* » – je ne parviens pas à bien distinguer
tant sa voix est lente et basse.

Il est « *dedans* » ajoute-t-il ; et j'entends aussi le mot « *glisse* ».

Lui demande, dans un sanglot, « *quel journal ?* » – mais le rêve s'interrompt là.
Aurais aimé que cette intense apparition onirique fût visitation anniversaire –
mais j'ai vérifié au réveil : il est mort un 28 janvier.

(Aurions-nous cependant connu ensemble un important 17 ou 18 février
que son fantôme aurait voulu commémorer ?)

Alors que j'attendais un bus, un jeune Africain dont je n'ai pu juger s'il
parlait français ou non m'a tendu une feuille comportant un n° de ligne et
une destination finale, en me laissant d'un geste entendre *où ?*

Avec l'aval de deux personnes sous l'abribus avec moi, j'ai renseigné
là-bas, plus loin sur le même trottoir – et il y est allé.

Ce n'est qu'après-coup, voyant le C14 s'arrêter sur le trottoir en face, que j'ai
compris que j'avais fait erreur sur le sens de circulation – mais il était trop
tard, ou plus exactement *pas tout à fait trop tard* ; j'aurais pu en courant
rejoindre le jeune et corriger mon information, mais mon bus était annoncé
arrivant, et dans l'intervalle je n'avais pas la force de courir... Honte.

Les deux “mauvaises conseillères” qui me regardèrent perplexes tenter des
signes vers *là-bas* se contentèrent, pour leur confort, d'un *il demandera bien
à quelqu'un...*

Ai lu hier soir la moitié du très remarquable *Rapport sur moi*.

Jamais une lecture n'a réveillé autant de souvenirs en moi.

Peut-être cela tient-il au fait que Grégoire Bouillier soit né 8 jours avant moi,
que nous ayons baigné enfants dans un monde similaire lui et moi.

B

A. Michel Deux, grand ami pendant une trop petite vingtaine d'années.

B. Avec le fer à droite, ne voit-on pas mieux l'œil *cligner* ?

21 (Sur le *Journal* de Gombrowicz, voir 20, 1^{ère} note de la page 76.)

« [...] *il a perdu son ardeur existentielle* [...] »

Imre Kertész au sujet de Sandor Márai dans son Journal tardif

– et moi au sujet de moi.

(Autre possible : « [...] *les phrases banales qui disent les maux de l'âge évincent de mes pages le nerveux de la pensée^A.* »)

« *Mais les médecins ont la grande habitude de ne jamais réfléchir. Je l'ai remarqué cent fois. Il y a en eux l'étrange idée que tout est classé, que ce qui manque de nom n'existe pas. [...] Il n'y a pas un médecin qui se fasse une idée de l'homme, fonctionnellement d'ensemble...* » Paul Valéry, 1943

Pâtir, en plus, du manque de nom.

Quels signes tel reconnut-il comme les premiers du mal qui l'emporterait,
quels signes tel autre de tel autre etc. ?

Tous ont gardé le silence – et le silence est ce qui reste.

Qu'au moins mes « phrases banales » vaillent traces.

Ultracrépidarien

si j'affirme que je suis sérieusement malade ?

Sentiment qu'étant cet animal

plus près du vrai serais que cet autre, le

Docteur-qui-ne-sait.

A. Quatre mots que j'emprunte à une note me concernant écrite par Florence Trocmé et publiée dans son *Flotoir* en 2021.

Je peux entendre
qu'il y ait des choses qu'on *peut* penser mais qu'il ne faut pas dire (a)
mais des choses qu'il *faut* penser mais qu'il ne faut pas dire (b)
moins.

(b) logeait dans un sous-titre des *Scènes de la vie conjugale* revues hier^A.
Pourquoi ces mots aperçus 3 secondes m'ont-il piqué ?
Parce que j'ai en tête une chose qui devra être dite pour être pensée à fond ? (c)
Parce qu'il me faut dire une chose qu'il me faut hélas penser ? (d)
(d) ce serait, pour rester dans le cadre conjugal :
Ne m'en veux pas de n'aller pas bien.

« Recette du bien-être » la sieste ?
Plus sûrement indispensable *reset*.

Avec 3a, 2d, 5e, 2i, 2l, 2m, 1n, 2r, 1t et 5 tirets
on a fait
Les-Saintes-Maries-de-la-Mer.
Il nous a moins fallu pour le Tamil Nadu.

À 7h30 ce matin j'ai d'abord pensé à un facteur très très matinal, puis,
ayant trouvé ma mère bien faible au téléphone hier soir, à quelque signe
annonciateur...
Ni Employé-des-Postes ni Faucheuse – un corbeau venu se recoiffer devant les
porte-fenêtres, du bec corrigeant là ou là plume rebelle. Un élégant.

Le sentiment d'être prisonnier de mon corps.
(*"Pour moi"*)

Résolument en Je.

Mais à rebours cette fois de MF^A : *pas un Je mais mon Je*
car si moins fréquent alors le partage, plus intense quand il se produit.

B

On penserait volontiers qu'il y a plus de handicapés mentaux dans les effectifs des entreprises (et notamment dans les services Packaging de l'industrie alimentaire) qu'il n'y a d'embauches aidées enregistrées par les services de l'État concernés – mais non : l'aterrant n'est le fait que d'ordinaires soldats du Système.

(*"le monde tel qu'il va mal"*)

Un temps d'arrêt.

A. « [...] le Je, pas *mon Je* mais un Je [...] » Max Frisch, *Gesammelte Werke VI*, Suhrkamp, 1976, p. 89.

B. « Et si je dis "je" [c'est que] je suis obligée à l'humilité de me personnaliser [...] » Clarice Lispector dans *Água viva*.

Non décidé. Subi.

Pas issu d'un sonore (et sonore même tu) « il vaudrait mieux »,
d'un « observe un temps d'arrêt » mûri et consciemment obéi.
Mais un temps d'arrêt qui a sa raison sourde dans ce qui l'a précédé.

De sept jours ce jour.

Je l'observe.

Pas un quelconque : *ce temps-d'arrêt-là*.

Sept jours
c'est court
c'est long.

Je l'observe.

Pas au sens A que donne le CNTRL, historiquement premier
: au sens B1 :
« Considérer avec attention, avec application. »

J'observe *le* temps d'arrêt.

Y mettre fin, repartir, redémarrer
?
Abréger l'observation pour l'abréger lui
?

Avec
Rampe mouillée mouille
rampe sale salit
rampe écaillée blesse
que l'on descende ou monte etc.
?

Non.
(Mais que cela figure en Centennial LT 45 Light italic
dans l'écrit-pendant-l'arrêt en Centennial LT 45 Light 9 points et typo rouge.)

Avec
« S'il n'est pas causant, il est aggravant. »
C'est à propos de l'effet sur quelque mal d'un produit que l'on ingère,
et j'entends deux sens différents :
a. *« Il se peut qu'il ne soit causant mais il est certain qu'aggravant il l'est. »*
b. *« Aggravant de façon certaine, mais causant non. »*
Des subtilités de ce type pour me tourmenter, combien chaque jour ?
?

Non.
(Mais que cela figure en Centennial LT 45 Light italic
dans l'écrit-pendant-l'arrêt en Centennial LT 45 Light 9 points 9 points et typo rouge.)

Avec
Quand, lors d'une promenade en forêt, mon regard heurte un cône
d'épicéa suspendu ou à terre, s'impose à mon esprit l'image
du pire acte de barbarie qui soit.
(Que ces trois lignes aient le même effet sur le tien, je m'en excuse
mais il le faut.)
?

Non.
(Mais que cela figure...)

Avec rien
de semblable à ce qui, du temps où j'écrivais à la main dans mon carnet,
se voyait rayé au moment de la saisie.

Avec rien
de ce que seule ma flemme d'écrire à la main
sauve de disparaître sous mes yeux.
(Un beau carnet pourtant m'offre ses vierges.)

Avec rien
de même teneur que ce qui a précédé
le temps d'arrêt.

Avec rien qui...
(L'observateur du temps d'arrêt fait montre de volonté.)

Avec quoi alors
?
Comment
?

Comment revenir au familier Garamond Pro 12 points et typo noire ?

Avec
Placer en exergue
cette phrase de GB^A malgré ou à cause de ce qu'elle a de légèrement bancal :
« *Qui peut dire s'il a tort ou s'il a raison de persévérer en son être
puisque tantôt cela abat, tantôt cela élève ?* »^B
On comprendra en lisant que j'ai choisi d'avoir raison de`
malgré le risque d'abatement.
?

Non, pas avec ça.
(Mais que cela figure en Garamond Pro 12 points et typo noire
dans l'écrit-pendant-l'arrêt en Centennial LT 45 Light 9 points et typo rouge.
Comme tentative avortée.)

A. Grégoire Bouillier dont je salue l'immense puissance introspective, l'incroyable précision et la liberté formelle qui font de lui à mes yeux un grand écrivain.

27 B. En haut de la page 236 du premier volume (Rouge) de *Le Dossier M* en édition de poche.

Avec

Je vois plus haut citée Florence Trocmé.

Ayant relu depuis cette page 22 quelques-uns de nos échanges, parce qu'il me flatte à mes yeux mais aussi parce que la parenthèse que j'y souligne me paraît appeler un commentaire, je relève ce passage d'un mail de février 2023 où elle réagit à un envoi de ma part disant mes doutes sur le fait que je « fasse encore du PG » dans *Retracting* :

« Si vous vous rapprochez beaucoup des maux de l'âge, vos phrases deviennent plus banales, plus attendues alors que quand vous en revenez, une fois encore, mais personnellement c'est là où je vous trouve le mieux, et je ne m'en lasse aucunement, sur la vie des sensations/idées/pensées/émotions (pas beaucoup ou bien cachées) en vous, sur ce magma opaque qui est notre substance, je suis dans du PG. »

Oui Florence, bien que je sois pourtant – ou faut-il plutôt dire *parce que je le suis ?* – très émotif – ou faut-il plutôt dire *très souvent ému ?* –, je ne fais pas étalage de mes émotions.

Pour moi, une émotion ne se dit/décrit pas : elle *se manifeste*, intérieurement, dans la distance au langage. Si les mots peuvent la *créer*, s'ils peuvent *émouvoir*, ce n'est pas en disant/décrivant une émotion déjà vécue/ressentie qu'ils seront *émouvants* (même si cela pourra se produire).

Combien de fois, touché que j'ai été par quelque vu ou quelque entendu, je m'entends (et m'en agace) *chevroter*... Je ne tente pas alors de dire mon émotion, c'est simplement que celle-là perce dans mon retour difficile aux mots, c'est ma propre distance au dire qui m'émeut.

Mon chevrottement m'émeut, comme mes pleurs en d'autres occasions l'ont fait, le font, le feront.

?

Non, pas avec ça non plus.

(Mais que cela figure en Garamond Pro 12 points et typo noire dans l'écrit-pendant-l'arrêt en Centennial LT 45 Light 9 points et typo rouge. Comme tentative avortée.)

Arrêter d'observer.

Cesser de tenter.

Respecter le suspens et attendre en silence, sans chichi typographique, sans pallier par le stratagème narratif du blanc glosé, que ça reprenne – tout seul.

(Après tout ce n'est pas la première fois.)

Au cas où, le goût d'écrire ne me passant
celui de le faire sur le papier d'abord ne me reviendrait pas,
décide ce 13 mars d'exploiter les marges du livre-sur-écran,
le mode *normal* d'affichage me réservant la matière verbale
à laquelle le mode *aperçu* correspondant au livre-papier ou livre-en-PDF
interdira à tout éventuel lecteur l'accès.

Avec ça ?
Comme ça ?

Oui.
(Et désormais, si jamais, blanche la typo rouge.)

Demain jeudi 14 mars, deux heures de tests vaudront *Bilan cognitif*.
Un premier cet après-midi (auto-test d'efficience intellectuelle ?) :
j'écris qu'un livre sondé où « Thomas Bernard (*sic*) » est qualifié d'« écrivain
qui passait son temps à se plaindre », je le ferme pour ne plus l'ouvrir.^A

14 mars 18h00 : c'est fait.

La jeune neuropsychologue n'a pas l'air inquiète, et ma mémoire (il y a trois jours m'a
manqué *brossé* pour l'acier mat, avant-hier *lauzes* pour dire le sol...) serait
même plutôt bonne. À suivre...

A. Son titre ? Son auteur ? Chuuut !

Trois indices insuffisants :

Étrange. Si l'on me demande si j'écris, si je continue à écrire, la réponse qui me vient (s'impose à moi) est *très peu*, mais si je compte les pages noircies depuis janvier je constate que j'ai plus produit en deux mois que pendant la même période les 4 dernières années...

Étrange sauf à considérer ceci : *est-ce écrire encore qu'écrire ce que j'écris maintenant ?* La réponse qui passe mes lèvres trahirait alors le fait que je suis pénétré de ce doute – et l'étrange n'aurait plus rien d'étrange.

Que mon *très peu* soit généralement vite suivi d'un *c'est mauvais* accrédirait l'idée que ma défiance envers l'actuel s'exprime en termes de quantité d'abord, le mensonge objectif (à supposer encore *mon beaucoup* n'être pas *réel très peu*) me prêtant une conscience de la qualité moindre telle que précisément j'aurais réduit à *très peu*... – une « conscience de la qualité moindre » démentie par ces 14 lignes et leur conservation, lesquelles ne me paraissent pourtant pas loin de démontrer que je n'écris pas – et donc que j'écris *trop*...

(14 mars 23h : prise de conscience tardive de mon manque de méthode quand il s'est agi d'énoncer dans un temps limité le maximum de mots commençant par la lettre P puis des noms d'animaux. Que n'ai-je pensé à simplement dérouler mentalement le dictionnaire au lieu de m'embourber dans ma liberté de choix...

Referais bien aussi, pour le plaisir de l'analyser, le test de planification, celui des "courses à faire"^A.)

Le bien-pensant pète par la bouche.

Attention à bien se boucher oreilles et narines :

JJ'exècre le je.

(Pour ma part, je ne tiens pas le Je en exécution, et je ne me laisserai pas défléchir.)

A. J'ai demandé qu'on me l'envoie. Réponse du 18 mars :

« [...] il s'agit de tests payants et protégés. Je ne peux pas les diffuser. » *Merci Madame...*

Alors que ces temps sont au presque retour de la Guerre Froide, voire d'un réchauffement pas seulement climatique, le hasard m'a conduit à cette leçon donnée par Jacques Lacan le 18 mai 1960 :

« *Au moment où je vous parle du paradoxe du désir, en ce qu'il consiste, en ce que les biens le masquent, vous pouvez entendre dehors les discours effroyables de la puissance. Il n'y a pas à se demander s'ils sont sincères ou hypocrites, s'ils veulent la paix, s'ils calculent les risques. S'il y a une impression, dans un pareil moment, qui domine, c'est bien celle de ce qui peut passer pour un bien prescriptible ; l'information servira d'appel, de capture pour les foules impuissantes auxquelles on la déverse comme une liqueur qui étourdit, au moment où elles glisseront vers l'abattoir. On en est à se demander si on oserait faire éclater le cataclysme, si d'abord on ne lâchait pas bride à ce grand bruit de voix. Y a-t-il plus consternant que cet écho répercuté dans ces petits appareils dont nous sommes tous pourvus, de ce qu'on appelle une conférence de presse ? À savoir ces questions stupidement répétées, auxquelles le leader répond avec une fausse aisance, appelant des questions plus intéressantes, et se permettant à l'occasion de faire de l'esprit. [...]*

Cette formidable élucubration d'horreurs [il parle ici des écrits de Sade] devant laquelle fléchissent non seulement les sens et les possibilités humaines, mais l'imagination, n'est strictement rien auprès de ce qui se verra effectivement à l'échelle collective si éclate le grand, le réel déchaînement qui nous menace. La seule différence qu'il y a entre les exorbitantes descriptions de Sade et une telle catastrophe, c'est que dans la motivation de celle-ci ne sera entré aucun motif de plaisir. Ce ne sont pas les pervers qui la déclencheront, mais des bureaucrates, dont il n'y a même pas à savoir s'ils seront bien ou mal intentionnés. Ce sera déclenché sur ordre, et cela se perpétrera selon les règles, les roues, les échelons, les volontés ployées, abolies, courbées [...] »

Séminaire VII, Le Seuil, p. 273.

(18 mai 1960 : il y a 64 ans, cela faisait 64 ans que *La Soirée avec Monsieur Teste* avait été publiée.)

« [...] *la première pulsion, celle du retour à l'inanimé. [...] l'organisme ne veut mourir qu'à sa manière [...]. Mais reprenons-nous : il ne peut en être ainsi. »*

Freud (dans *Au-delà du principe de plaisir* ?)

« [...] déclin objectif de mes capacités cognitives. »
Je lis ça dans *Appendice*, rouvert. Des mots de 15 ou 16...

(La certitude, que j'y ai vu aussi formulée (dans *Idéal*), que « je n'ai jamais écrit qu'un seul livre » m'a planté sous la calotte, malgré les lignes qui suivent, l'idée de rassembler en un seul volume, non pas tout (trop de pages pour *Une vie* sous mon nom) mais l'inédit 2013-2024.

Elle m'a distrait quelques minutes, mais me souvenant avoir déjà répudié *À feu bas* pour excès de poids – alors que cet *Appendice* (oui je garde) serait au moins deux fois plus lourd –, cette idée je l'ai extirpée avant qu'elle ne racine. Choisis toutefois de la noter ici car si elle me paraît témoigner de l'avancée en moi de l'imbécillité, sa destruction évoque un reste de lucidité (et ce n'est pas le moment de faire la fine bouche) : si jamais, je devrai pouvoir tenir^A mon dernier livre anthume.)

Dans sa *Critique du jugement* Pascal Quignard cite les mots placés par Schubert en tête de son *Trio opus 100* :

*À personne
sauf à ceux qui auraient du plaisir à l'entendre*

Ils pourraient convenir, mais je préférerais quand même emprunter à Roberto Juarroz la dédicace de *Poésie verticale*^B :

*À presque tous.
Ou à presque personne ?
Mais à toi.*

Une autre option, plus dépouillée :

À

A. Et ne pas songer, bien sûr, à le faciliter en trichant sur le corps des lettres, soit en ne respectant pas les valeurs plancher/plafond dites plus haut...

B. Fayard, 1980. Traduction de Roger Munier.

Reviens sur les premiers mots de la conférence de Lacan avec le fruit d'une brève enquête sur l'actualité géopolitique de mai 1960 (ma mère en était de moi à son huitième mois) qui les lui inspira.

Le 1^{er} mai 1960, un avion de reconnaissance américain est abattu au-dessus du territoire soviétique. Khrouchtchev l'annonce le 5 mai, deux jours avant d'accéder à la présidence de l'URSS, et précise que le pilote arrêté, Francis Gary Powers, a reconnu avoir été chargé d'une mission d'espionnage sur un appareil spécialement conçu (U2). Il sera condamné le 17 août à 10 ans de prison pour espionnage.

Le 6 mai, Washington affirme qu'il s'agit d'un avion météorologique égaré, mais le 11 le Président Eisenhower reconnaît publiquement que les États-Unis ont effectué des missions de reconnaissance aérienne au-dessus du territoire soviétique durant les quatre dernières années. Quatre jours plus tard, le 15, il annonce que plus aucun vol d'espionnage ne sera fait. (Le même jour en Argentine, quatre agents du Mossad israélien, enlève le nazi fugitif Adolf Eichmann se cachant sous le nom de Ricardo Klement. La capture sera annoncée le 23 mai par le premier ministre israélien David Ben Gourion.)

Le 16 mai, demandant des excuses à Eisenhower suite à l'affaire de l'avion U2, le président soviétique fait échouer la conférence de Paris qui réunit à Paris depuis le 14 Eisenhower, Macmillan, de Gaulle et lui-même.

Pendant ce temps-là la situation à Cuba se durcit.

Suite au refus des compagnies américaines installées sur place de raffiner le pétrole russe acheté par Cuba à un meilleur prix que celui du Venezuela, le 8 mai Castro les confisque. En représailles, Eisenhower annule le quota dont disposait Cuba dans les importations nord-américaines de sucre. Le *Lider Maximo* réagit en confisquant la totalité des compagnies nord-américaines de l'île (téléphone, mines, cigarettes, etc.).

Etc.

Les 2 fois 40 cm de neige lourde à une semaine d'intervalle et le passage le 9 mars de la dépression Monica sur le plateau ardéchois ont écrasé plié fendu cassé les genêts sur des milliers de m²

– les chemins sont tous à retracer.

Mes forces n'y suffiront pas.

Il me faudra l'accepter et choisir mes indispensables.

(Et de même ne devrais-je écrire que ceux-là...)

– Et ta « décision » du 13 mars (« à côté, pas dedans »), t'en as fait quoi ?
N'était-ce que pour la galerie ?

– Je la suis, Miroir-de-page. Là par exemple, dans la marge de cette 34, tu ne le vois pas mais je raconte la fin brutale d'une amitié (sans doute mal entretenue certes, mais blessante sa liquidation). Cela dit, du *pur document* (si c'est cela que tu as en tête), te l'accorde j'en laisse. Et précisément à dessein de « documenter », un peu à la façon du peintre William Utermohlen^A qui déclara dans un entretien de 2001 : « [...] je voulais comprendre ce qui m'arrivait de la seule manière possible pour moi. »

Que ni moi ni personne ne sache exactement quoi, que mon cas/quoi soit *a priori* moins grave, ne s'agirait-il que de mon vieillissement, il n'empêche : à moi aussi *il arrive*, je l'éprouve, et écrire est ma manière de.

–

– Je t'entends te taire, entends ce silence soupçonner qu'avec ces mots j'ai tu. Alors voici : non elle ne me satisfait pas la manière de ma manière dans la confrontation à l'adversité intérieure. Bavarde. Aussi ce jour tenté de fermer.

A. Je viens de découvrir (fin mars) dans un magazine la « nouvelle campagne de sensibilisation au legs pour soutenir la recherche sur les maladies neurodégénératives » lancée par L'institut du Cerveau. Elle s'appuie sur le cas d'un artiste (que je ne connaissais pas) dont la maladie a ruiné l'art et au sujet duquel je relève ce qui suit sur le site du centre de recherche.

« William Utermohlen [1933-2007] est un peintre figuratif américain connu pour son travail relatant la relation entre son art et la maladie d'Alzheimer dont il déclare les premiers symptômes en 1991. Sa femme Patricia commence [alors] à remarquer certains changements chez son mari : des problèmes pour boutonner sa chemise, pour gérer l'argent, une perte d'agilité avec l'écriture... Quatre ans plus tard, alors que William a 65 ans, on lui diagnostique la maladie d'Alzheimer. Après le diagnostic de sa maladie, la production artistique de William Utermohlen se concentre sur la réalisation d'autoportraits qui témoignent tout à la fois de la modification des perceptions de l'artiste à mesure que la maladie progresse, que de la perte de la maîtrise technique. Selon sa femme, [...] «alors que William avait une technique précise, presque scientifique, son style s'altère et se rapproche de l'expressionnisme abstrait. Petit à petit, les lignes se tordent, les aplats de couleurs se font plus crus et le visage peint se déforme. Dans ces images, nous voyons avec une intensité déchirante les efforts de William pour expliquer son soi altéré, ses peurs et son chagrin». Il arrête de peindre en 2000 et meurt en 2007. »

Retenir que le passage de la figuration à l'abstraction est décrit comme un effondrement causé par une neuropathie...

27 mars

Queue de la Tempête Nelson cette fois.

À nouveau écrasés pliés fendus cassés les genêts là-bas.

À nouveau à retracer les chemins retracés...

Pour accompagner la publication de *mais encore* sur <https://philippegrand.net/>

« Depuis la création de ce site en 2020, je publie dans cette section *En cours*, au fur et à mesure que je le noircis, le brouillon numérique commencé en début d'année, lequel, celle-ci arrivée à son terme, migre, tas-de-plus, dans les *Inédits*.

En 20, ce fut 20, en 21 *Jus de pierre*, en 22 *Plus avant*, *Retracting* en 23.

En 24, le travail en cours s'intitule *mais encore*.

Comme les précédents cahiers, il contient les allergènes propres au genre Journal, mais il me faut cette fois prévenir l'éventuel lecteur qui s'aviserait de le parcourir : plus virulents sont ceux-là, plus marquée ou moins masquée la nature documentaire des notes inscrites au fil des jours...

Peut-être *mais encore* relève-t-il moins du "travail en cours" que de l'écrit privé indûment rendu public – et peut-être un jour prochain l'absence de PDF téléchargeable sous ce chapeau demeurant remédiera-t-elle radicalement à cette funeste évolution de l'écriture devenue évidente. »

Chez moi le non-fumeur est accepté,
je ne l'expédie pas ne-pas-fumer dehors.

S'agissant de l'autre chez-moi, cet ici, je n'ai pas davantage
de règle à imposer à celui qui y entre – mais le lecteur ne se plaindra pas
dedans qu'il y tousse.

Ici comme là je partage mes fumées.

De plus en plus conscient qu'une vie se décompose en périodes.
L'effet sans doute des souvenirs que j'appelle
ou plutôt de tout ce qui se rappelle en moi.

La pensée ne me vient plus comme elle faisait avant.

Comment elle faisait ?

Des mots venaient, et elle avec, pas différente d'eux ; je ne saurais plus dire.
(D'où venaient-ils ? Où les chercher ? Dans quoi ?)

Il se peut que j'aie tout simplement fini ce que j'avais à faire

(pose un problème *avoir-à-faire*)

que j'aie expulsé ce que je contenais

(pose un problème *contenant*)

que le magasin ou l'intestin mental soit maintenant vide...

L'exploration expressive de l'intériorité serait achevée
et les mots auraient éteint et fermé en sortant...

Du moins un renversement s'est-il opéré : quand des années durant c'est
certaine assurance ou certain soulagement que j'obtenais d'écrire (ou qu'écrire
me procurait), je vais (ou viens) maintenant au cahier éprouver certaine
angoisse diffuse

– sans que cela ne me retienne (dangereuse mais lumière).

Samedi 30 mars.

Jour jaune.

Ciel éponge gorgée.

Entre lui et terre eau nombreuse.

Hier, imaginant qu'un exemplaire du même livre à 175 km d'où j'étais peut-être s'ouvrirait (hypothèse plausible, « plus proche » et son amoureuse logeant ce soir-là là-bas chez l'amie libraire), je suis moi-même entré dans *Retractationes* pour y lire quelques pages, et il m'a paru autre que *bon* ou *mauvais*^A : conforme à ce qu'il est, égal à la nécessité qu'il fût tel – et pour me satisfaire cela, contre toute attente. Puissé-je, ai-je pensé, visitant dans quelques semaines ou mois ce *mais encore* aujourd'hui si douteux, puisse-je éprouver la même chose...

(Jaune ? Plus tard on sut : sable du Sahara.)

Dimanche 31 mars.

La nombreuse pénètre dans la maison par le sol.
Éponger. Rouler le tapis. Surélever les multiprises.

Ai appris de l'amie libraire de Grignan

1) qu'elle n'a pas achevé *Retractationes* et donc n'en connais pas la page 110 qui aurait pu, « plus proche » étant là, amener le livre sur le tapis ;

2) qu'elle n'a pas hébergé les jeunes vendredi.

Yeux de personne sur mon *dagbok de 24^B* donc – j'aurai néanmoins lu *par eux*, et tiré profit d'un fantasme.

« *Si ce n'est pas vous qui etc.* »

Rien de tel que d'en appeler à elle pour endormir la vigilance.

(“*le monde tel qu'il va mal*”)

A. Te souvient-il lecteur d'avoir vu ces qualificatifs repoussés déjà ? Piqûre :

en page 138 d'*Appendice*, cette citation extraite d'*Un Souffle de vie* de la grande Clarice :

« [...] ce que j'écris véritablement, et qui n'est ni “mauvais” ni “bon”. »

Avait-elle lu le *Lenz* de Büchner ? « [...] nous n'avons pas à nous demander si c'est beau ou laid. Le sentiment de vie dans ce qui a été créé l'emporte sur la beauté ou la laideur et forme l'unique critère en matière d'art. »

Fil *monde-tel-qu'il-va-mal*, fil *temps-qu'il-fait*, fil *fil*... : du blanc.
Dans le noir sur blanc, un très visible.
Plus visible que jamais dans le *textus* car j'entrelace moins ? Peut-être.

Des fils dans le noir sur blanc ? Rien de plus normal :
espace tissé qu'un texte = les matériaux s'y entrecroisent^A.

Même si le lecteur a pu parfois penser que je les cachais pour le perdre ou
m'évertuais contre lui à les rompre, d'une phrase l'autre, d'une séquence
l'autre, d'un livre l'autre, il y en a toujours eu des fils.
Des simples, des doublés, des épais jusqu'à la corde, des transparents, emmêlés,
perdus/retrouvés...

Des fils de toutes les nuances du rouge – corail (*comment-je-dis-ce-que-je-dis*),
grenat (*qu'est-ce-que-comprendre ?*), carmin (*déjà-dit-voir-supra-XX*), sang (...),
vermillon (...), alizarine (...), rubis (...), brique (...), etc.^B

Celui (très suivi) de mes lectures.

Celui (trop suivi) de mes tracas – et puisqu'on tient celui-là :

Cerveau mou ce 3 avril.

« Exclusivement constituée d'œuvres de la Collection Pinault^C, dont elle souligne
l'étendue, la vitalité et la diversité, l'exposition *Le monde comme il va se déploie*
dans tous les espaces de la Bourse de Commerce, à partir du 20 mars 2024. [...] *Empruntant son titre à un conte philosophique de Voltaire, cette nouvelle exposition*
de la Collection Pinault révèle "la conscience aigüe du présent" chez les artistes, selon
son commissaire [etc.] »

("le monde tel qu'il va mal")

A. Le mot *titre* n'est pas issu du verbe *titre* (du latin *texere*, « fabriquer un tissu mais aussi tout ouvrage dont les matériaux s'entrecroisent ») mais du mot *title*, « inscription (sur un tombeau) » (ca 1170) ; « désignation du sujet d'un ouvrage » (1200), etc. (du latin *titulus*, « inscription »).

B. Pour le « satin du Sichuan délicieusement rouge » du dedans de sa besace, LS mentionne vingt nuances emmêlées à la page 95 de son magnifique *Danubiennement* (2022).

C. François Pinault, 28^e fortune mondiale.

Jouer son *v'atout*.

Orienté par Danielle Mémoire vers Stevenson via la notion d'*art de se plaindre*, je lis ceci dans une étude sur lui^A :

« *La relation de Stevenson à l'âge est, pour l'essentiel, cloisonnée : ses lamentations sur son vieillissement accéléré se trouvent majoritairement dans sa correspondance, qui abonde en détails physiques, et ne déteignent presque jamais sur son œuvre fictionnelle, plutôt orientée vers la jeunesse. Même dans ses essais, cette réalité est mise à distance, notamment grâce à l'emploi de la troisième personne du singulier pour parler de son propre ressenti, un procédé utilisé dans "Ordered South" et souvent employé par Stevenson quand il s'agit de parler de lui (dans "Un chapitre sur les rêves" (1888) notamment).* »

(Reste fidèle au « Résolument en Je » de la page 24.)

Le 6 avril 1994 à 20h27, le Dassault Falcon 50 de Juvénal Habyarimana est abattu à Kigali par deux missiles. Il s'écrase « en partie sur le terrain de la résidence présidentielle ». Le corps du Président a presque regagné son lit.

7 avril. Flash spécial

Inquiétante découverte sur le tapis rouge du salon de M. Grand : une tête.

Un rapide examen des lieux a révélé que le corps fileté de la vis est fiché dans le bois du fauteuil canné style Louis XV où il s'installe pour lire.

Si ladite vis présentait un défaut de fabrication, il est étrange qu'il ne soit pas apparu avant : le poids du lecteur est depuis longtemps constant à 63 kg, et aucun récent comportement suspect de sa part, tel qu'un jeté brutal du corps entre les bras du siège, n'explique une augmentation soudaine et funeste de la pression sur le cou de la cruciforme. En outre, la présence d'insectes xylophages dans le bois du fauteuil ayant été décelée, on peut imaginer que la force qui a dû s'exercer pour la décapitation aurait dû plutôt entraîner un arrachement de la vis entière accompagné d'un éclatement de la structure...

A. Raphaël Luis, « Robert Louis Stevenson et la vieillesse permanente » (2019).

Voir <https://hal.science/hal-03519429>

Retour inopiné de la tresse à trois brins *souvenir / première fois / mort*^A.

De la bouche même qui vint une nuit importante de ma vie se coller sur la mienne, j'apprends quatre décennies plus tard que cette nuit-là *ça* n'eut pas lieu, que quelque chose eut lieu, oui, mais rien de sexuel comme l'oubli en a abrité longtemps la possibilité fantasmée. . .

J'apprends aussi que cette même nuit j'aurais parlé d'une « femme morte dans la salle de bains » – ?? La bouche qui se souvient ne me dit pas s'en souvenir comme d'un rêve raconté – mais quoi d'autre ?

Quelle était donc la couleur des murs de cette salle de bains ?

Pensais

vieillir mieux

mais non n'y pensais pas

mourir pas vieux pensais-je (et pensé-je)

recto alors (et encore) sans le verso

vieillir mal.

A. C'était dans *Appendice*, en octobre 2017 (mon repère : « Mort de David Antin » juste avant), et je souligne aujourd'hui le fil principal aujourd'hui.

« Il est heureux que le gros, le très gros des premières fois passent inaperçues.

Quand la répétition conduit à en supposer une, on ne se souvient pas d'elle mais de la première des fois dont on se souvient, on se souvient *d'une fois*. . .

(Certaines furent un fer (c'est le *maigre* des premières fois) : toucher un mort, glisser un bout de son corps dans un autre corps. Dans mon cas, il me faut croire qu'il n'était pas *au rouge* ces fois : c'est plus à l'odeur d'un séchoir à pommes qu'à un froid extrêmement singulier que j'associe le cadavre présenté, et quant au dit "bout", l'amnésie qui entoure sa première disparition fut tellement aidée par des neurotoxiques que dire qu'elle fut un type extrême de l'oubli que j'ai chaque fois cherché lors des suivantes, je n'y crois pas moi-même.

Mais cette supposée première fois *blanche* eut-elle même réellement lieu ? Ne pas la compter serait plus sage. Peut-être finalement n'ai-je pas non plus touché la morte dans la chambre aux pommes. . . La tempe de Basile, ce sera beaucoup plus tard, et elle sera *encore chaude*. J'en ai le souvenir très fort – comme de mon first palot qui dura des heures et a étanché pour jamais (?) ma soif d'une langue contre ma langue.) »

À la place de *mais encore*

Disquisitions de 24 ?

Écarté car il n'y a pas que ça, et pour le choix qu'il faudrait faire si à ce titre je tenais, il n'y en aurait pas assez de véritables.

Plutôt *Évagations de 24 ?*

Des précisions ce jour, pistes dans le souvenir :

pas un « rêve raconté » mais un rêve fait à deux,

haschichéen délire pour surmonter dans le rire un moment

de « panique glacée » dans une « boîte faite de béton propre terne ».

J'avais je crois repeint en gris chaud, mais on ne peut pas plus faire confiance

à sa mémoire qu'à un nuancier RAL...

« ... et je referme »^A

Se peut-il que l'on puisse interrompre une chose sans être aussi capable de la déclencher, qu'à partir du seul cas d'un membre qui tremble l'on doive réviser la représentation que l'on a de la mécanique de l'agir volontaire ?

Aurais-je pour autre habitude journalière que tenter de mettre en phrases mes pensées diurnes celle d'établir un relevé détaillé de mon activité onirique de la nuit passée en vue de faire saillir dans la durée ce qui relève du régulier ou du nouveau, sans doute apparaîtrait-il que depuis quelques semaines, et plus particulièrement dans la dernière phase du sommeil, sont récurrentes les séquences brèves consistant tantôt en simple énonciation figurale des particularités physiques d'une chose manipulée, tantôt en simple découpage temporel d'un acte anodin, tantôt encore, et c'est le plus fréquent, en micro-incidents concrets tels que goutte d'huile sur la bouteille d'huile saisie à pleines mains, clou qui échappe des doigts, etc., et qu'il en existe aussi de ces "films" pénibles, quoique plus rares – et fort heureusement, d'indescriptibles variantes abstraites où ce sont des gestes ou mouvements mentaux qui sont contrariés...

N'aime pas avoir au-dessus de moi
non point (encore que cela non plus)
quelque Dieu, Maître ou Patron
mais *physiquement*

entendre
moustique, mouche ou guêpe bien sûr
mais surtout plus lourd et plus haut

entendre *derrière le plafond*
quelque voisin humain ou animal
(souris, chauve-souris, lézard...).

(Mon araignée ?
Je la connais pour être silencieuse.
Si pas elle ce bruit au plafond, alors elle
qui l'entend et s'en plaint ?
Bien possible, car paradoxal est son silence.)

S'il garde en lui, de manière variable mais parfois comme ici ouvertement,
celles des lectures avec lesquelles il partage *mon temps*,
« effacer les traces de sa composition »
comme le fait la musique de Wagner d'après tel spécialiste que relaie GB
dans son *Dossier M* (3 - Violet, p. 338), ce n'est assurément pas ce que fait
mon livre.

(Mais cette phrase n'apprend rien à quiconque la lit.)

Sur les 5, 3 manifestement défaillants
 mais s'agissant des 2 pour lesquels la perte se mesure
 celle-là partiellement corrigée.
De l'odorat il ne me reste pas grand-chose
 mais je n'en souffre guère.
Le goût me semble presque intact
 mais tous les exhausteurs sont amis.
~~M'inquiète plus le toucher^A.~~

Gauche de plus en plus gauche
sans compensatoire
dextérité accrue de la droite.

D'un bref échange de courriels dont la teneur n'importe pas
le 3^e reçu se ferma sur un rare « *fin donc* ». Et je n'y répondis pas.

Journal de bord et *Carnet de santé* fondus en un
mais n'en peux mais.

En difficulté sur un texte^B, je repense aujourd'hui à ce qu'un jour de 2016
Danielle mémoire m'écrivit :
« [...] c'est qu'il me semble qu'il y a, entre vous et moi, certaine parenté de
visée (ne me demandez pas de m'expliquer ; mettons que cela a à voir avec les
strates, avec la stratification) [...] ».
N'est-ce pas, oui, à *stratifier* que je me vois peiner ?

A. Je raye : en voyant le 25 avril le documentaire de Werner Herzog consacré aux aveugles/
sourds (*Au pays du silence et de l'obscurité*, 1971), j'ai compris qu'il serait indécent de confondre
le toucher et l'adresse...

B. Celui qui vient – et ne vient pas.

Je le connais
alors pourquoi ce besoin cette fois
de me figurer untel qui l'a reçu et vient d'en achever la lecture
sur le point de me dire voire en train de m'écrire
combien il a été emballé par lui, conquis,
rejouant à l'identique l'histoire sans le savoir, par lui
« *singulièrement conquis*^A » ?

Je le connais
fier comme les précédents,
n'aspirant pas plus qu'eux à emballer, conquérir,
alors pourquoi cette fois
rêver ça pour lui, qu'il emballe, qu'il conquiert ?

Parce que je le connais
plus mal celui-là, me méprends sur lui ou sur la connaissance que j'en ai ?
Parce que je doute de lui, parce qu'il en est un^B cette fois dont je doute ?
Parce que je suis, au-delà de lui, de ce qu'il est ou n'est pas, en déficit
d'assurance ?

... un cheval bleu turquoise sur fond de coteau enneigé
(mais pas un Franz Marc).
(« *quand allongé* »)

... ce dessin original signé Gette^C, terre et végétal frottés sur papier, 19 x 24 cm,
et si je l'offrais – à la flamme ?

A. Par fidélité à elle, je cite le lecteur du « *tas broché plastique* » qui allait devenir, grâce à lui,
Tas IV, mon premier livre publié.

B. Je pense ici d'abord à *Appendices* (dans les mains de Claro et de François-Marie Deyrolle)
mais tous les livres récemment envoyés (*Jusqu'au cerveau personnel* (Sami El-Hage), *Retracta-
tions* (Florence Trocmé, Jean-Pascal Dubost), • *TAS* • (Hervé Bauer), *À feu bas* (Danielle
Mémoire), *Copeaux* (Alexis Audren, pour sélection) sont lui – à chaque fois c'est *le* livre
en cours d'écriture.

C. Me rappelle qu'il voulut me casser la gueule, vexé que je lui ai fait remarquer qu'il con-
fondait les terminaisons du futur et du conditionnel présent. Ne m'aimait pas – réciproque.

Cette impression^A fâcheuse hier en parcourant une fois encore *Appendices* que par endroits *ça parle tout seul*.

Étais en mode Recherche-de-coquilles-et-accidents-typo, et ceci sans doute explique cela.

Ce matin que j'essaie de l'exprimer, mon sentiment a deux faces :
le recto que faute de porter une attention soutenue à l'écrit, une sorte de *ronron* s'installe,
et ce verso que <mon art> consiste peut-être à favoriser ce risque que le langage ne paraisse au lecteur jouir de lui-même *en sorte que* s'impose à lui la nécessité d'avoir à lire, pour qu'enfin ça dise, de très près, très concentré, ou, à l'inverse, consiste à imposer au lecteur de mobiliser toute son attention, au risque, sa concentration ne suffisant pas, que le texte ne retienne son sens comme un trou noir la lumière^B...

Encore

(ou *Sur le reculoir*?^C)

(À propos du titre encore : une erreur peut-être d'avoir intitulé *Retractationes* le cahier de 23, d'autant que c'est dans *Plus avant*, le cahier de 22, que s'éclaire en note le motif de ce choix^D...

L'emprunté *Tosco* envisagé plus loin dans *Plus avant* eut aussi bien convenu^E.)

A. Agacé par la fréquence dans mes cahiers du mot *impression*, relève ici dans le Littré l'acception (la dixième !) qui me légitime à l'utiliser et ainsi me réconcilie avec lui : « Effet qu'une cause quelconque produit dans l'esprit, le cœur » (1269-78).

B. On se souvient que la première entrée de *Retractationes* m'a montré ambivalent devant la notion d'« autotélisme du langage ». Plus d'un an plus après je le suis toujours – et n'aspire pas à engager en moi un débat argumenté afin de l'être moins.

C. Expression découverte dans *Le Monde* du 26 avril 24, où elle apparaît dans deux titres. (Je ne méconnais pas le risque que l'usage s'en répande (année JO) et qu'omniprésente elle soit méga-répugnante. (Pourrai toujours changer si ça pue trop n'est-ce pas ?))

D. « Augustin écrit ses *Retractationes*, au sens de “traiter de nouveau”, en 427. »

E. Lumière de même en note : « *tosco e sem ordem* [rude et sans ordre] », Clarice Lispector, *Água viva* (p. 13).

Pour l'heure rien en échange : ne connais que l'absence du perdu
(nulle apparition compensant la disparition).

(Garder pour le dernier volume le titre *Abeo*^A évoqué dans *Retract.*)

Ma préférence aux livres “de X ” qui sont à la fois “sur X”.
Tous étant plus ou moins ainsi, précise que c'est à ceux qui le sont beaucoup
et pas malgré eux (qui l'assument) que ma préférence va.

Le donne comme l'ai pensé, paradoxalement (et peut-être fallacieusement)
inspiré par une petite douleur à l'estomac :
« *Et si je souffrais de deux maux, le premier me rendant insensible à la douleur
qui révélerait le second, plus profond et grave ?* »

Un moral en bois vermoulu.

La formule venue

– après que j'ai découvert l'exemple d'expression contradictoire
correspondant selon Heidegger à une « philosophie indienne » :

acier en bois –

rate la vérité : il ne s'agit pas de mon moral mais, et je persiste à le croire
contre les neurologues consultés, de l'état chimico-physiologique de mon
système nerveux.

A. Du latin *abire* : s'en aller, s'écarter, quitter, s'éloigner d'un état (voir Cicéron).

Retrouve par hasard (deux jours après le 26 avril^A) le texte de 2020 évoqué dans 20 (p. 71) :

(« [...] de l'hommage [...], je ne garderai finalement que l'entame, réservant le reste au *Tombeau* que jamais je n'écrirai :

Quoi que réserve l'avenir, le 30

avril G. au meilleur ; « heureuse ».

Et moi qui ne sais l'être tout seul, heureux

de la voir reverte, herbe-après-vraie-pluie. »)

De plus en plus certain que je devancerai, afin que ce « reste » ne soit pas égaré à tout jamais, je l'intègre ici en annexe tel que retrouvé, et tant pis si cela est perçu comme un hommage raté et d'une indécence démesurée.

... mais elle donne le change.

C'est le médecin-chef de l'Ehpad où ma mère maintenant réside qui parle, et c'est à son propos juste après qu'elle a dit *16/30 à l'examen cognitif ce n'est pas très bon^B*.

Depuis, l'expression *donner le change* n'en finit pas de me trotter en tête.

Constater accablé le pouvoir perturbant d'une prothèse dentaire remplaçant quelques manquantes et du rehaussement concomitant de toutes les dents du bas. Mastication certes améliorée mais deux *tocs* d'un coup :

- exploration linguale réflexe des nouvelles couronnes (appareil-dans-son-verre)

- claquement exploratoire intempestif (appareil-en-place).

Constater accablé devoir fixer ici, de peur de le perdre, le terme enfin trouvé pour décrire le trouble qui me domine : *trépidations*.

Constater accablé etc.

Même ces pages ne donnent plus le change.

A. Pour rappel, le jour du 25^e anniversaire de G. fut le premier des pires que connurent jamais les habitants de Pripiat.

B. C'est vrai qu'elle patine un peu – la moyenne n'est donc plus le minimum suffisant qu'elle était à mes yeux de collégien-lycéen... Il faut entendre que ma mère *trompe son monde à demi*.

DONNER LE CHANGE

Même si elle a pour elle, où elle est placée, d'être brève sans être tout à fait fausse, l'ultime ligne du dernier texte

(« Même ces pages ne donnent plus le change. »)

ne correspond pas plus que la version qu'elle a supplantée

(« Jusqu'à maintenant j'arrivais à donner le change, voire, ici dans mon cahier, un peu plus. Ce dernier ne l'accepte plus. »)

à ce que je cherche à penser de ma relation au texte, au livre, au lecteur, à l'autre, à moi-même etc. *au moyen d'une ou plusieurs phrases faisant appel à la notion de change donné.*

Dans la tentative qui va suivre, comme c'est en tous sens, tel un cerf poursuivi, que depuis le 29 avril (soit une page) l'expression *donner le change* me « trotte en tête », j'en suivrai les traces confusément^A.

Ce seront phrases à l'essai, de pertinence incertaine.

[Du temps]

Un relevé de ses occurrences dans mes livres publiés (6, en Annexes) m'a confirmé que je l'ai utilisée à peu près correctement mais la signification selon l'usage courant réglait mon usage :

Tromper quelqu'un en lui donnant une fausse impression.

Ma « soupe de questions » (en fait un bol), ce sera après rappel d'une origine dont je ne me souviens pas l'avoir jamais connue, et en tâchant de me tenir cette fois au plus près d'elle.

Terme technique de chasse à courre.

Quand un cerf est pris en chasse par erreur à la place d'un autre, on dit de l'échappé qu'il a donné le change.

(Le « change » est le premier, et le chasseur le prend.)

:

A. Si une fois seulement sous ce nom (*JCP*, p. 39 – il y a 20 ans), j'ai beaucoup utilisé la « soupe de questions » comme solution...

À qui le change se donne-t-il ? Aux autres ? Au lecteur ? À soi ?
Le change, qui le donne ? Mes écrits ? Moi par ou avec eux ?
Des écrits peuvent-ils donner le change ou seulement l'être ?

A

Cet *Encore* que je nourris est-il un change que je donne (**a'**)
au sens où la vérité de mon état n'y est pas, ou maquillée
ou au contraire ne parvient-il pas ou plus à en être un (**a''**)
au sens où la vérité de mon état y est
(« prosaïsme », focalisation sur les problèmes de santé...) ?

a'

Idee qu'*Encore* (ou moi avec *Encore*), s'il donne le change, ne le donne plus
que par endroits.

Mais le change est-il opératoire partiel ? Ne faut-il pas pour que
les apparences (pourquoi le pluriel ?) soient "sauvées", qu'elles soient
homogènes, ne présentent aucun trou à travers lesquels deviner
la réalité ?

Que signifierait donner *à peu près* le change ?

À quelle condition le change vaut-il comme change ?

(À la chasse il faut qu'il soit entier pour fonctionner comme
change : un cerf a deux pattes n'abuserait personne
(sauf « accident de chasse »).)

a''

N'être pas un change serait-ce un trait caractéristique de l'écrit récent ?

N'est-ce pas ce que furent longtemps mes écrits, *pas-un-change*,

ou n'est-ce pas, qu'ils en soient un, ce que j'ai cherché à éviter ?

Ne voulais-je pas être pris/compris le plus intégralement possible ?

Ne voulais-je pas ne pas donner avec eux autre chose que ma ou
leur vérité ? (**a'''**)

a'''

A contrario, n'aurais-je pas toujours donné, avec l'écrit, le change ?

Mes livres n'auraient-ils pas jamais été autre chose que ça, un change,
mon change ?

Plus largement, vivre, entendu en société, n'est-ce pas toujours
donner le change *pour ne pas être pris*, et mourir ne serait-ce pas
ne plus le donner du tout ?

B

Hypothèse 3 phases : non change / change / non change

Phase I (la plus longue : de *Nouure* jusqu'au milieu d'*Appendices*)

Écrivant je désire que le texte soit (autant que possible) compris et moi à travers lui, je veux qu'il soit le change de rien.

Pas de tromperie, de dissimulation. Moi tel que je suis.

(D'où éventuelle obscurité.)

Phase II (*Appendices*, les Journaux 20, 21, 22 ?)

Le texte, en même temps que je change, devient change (une tromperie sur mon *véritable* état). Je fais "du PG", comme si j'étais toujours le même.

(Change donné à moi-même surtout.)

Phase III (*Retractiones*, *Encore*)

Les derniers cahiers ne parviennent pas à être un change (la vérité de mon état saute aux yeux du lecteur).

C

Autres remarques

Le texte en tant que change ?

Phrases construites, syntaxe respectée, vocabulaire précis et sain... :

du faux qui sonne-comme-vrai. Qui ressemble.

Sauver les apparences : comme utiliser dans l'échange une fausse monnaie ?

Change donné : tromperie sur l'*aller* (pas forcément volontaire).

La définition de *donner le change* ne devrait-elle pas préciser

« S'utilise au passé : *avoir donné le change* » ?

Le change est donné davantage qu'il ne se donne : rien d'actif dans la cession, rien au présent. C'est après-coup que etc.

À la différence du cerf du contexte cynégétique, l'individu qui donne le change, que ce soit volontairement ou malgré lui, dépense pour ce faire beaucoup d'énergie.

Je me suis donné le change

= chasseur-moi chassait cerf-moi.

Moi (chassé, échappé) a donné le change à moi (chasseur, lecteur).

Le change comme un autre moi (moi-auteur) ?

« *Donner un peu plus que le change* » : une absurdité – mais l’immense charme du langage est là : ça veut dire, et on le comprend.

———— Plus sage de refermer là ce dossier *Donner le change*.

Il fait mal de voir confirmé ce que l’on se garde pourtant de penser, par exemple que poésie rime avec niaiserie (même dans certaines formes contemporaines expérimentales).

L’éditeur de *Jusqu’au cerveau personnel* (mais pour les autres livres il en alla de même) ne me fit aucune suggestion de clarification^A : bravo !! (Auront-il été nombreux à saisir dans quelque fenêtre ‘Rechercher’ ces mots de la page 213 : *den åben blomst* ?)

JCP encore (pages 223-224) : Siegfried a vu juste.

Du moins je comprends mieux maintenant son *polygraphe* à mon endroit.

Quand tant d’écrivains français contemporains ayant une œuvre derrière eux (Patrick Beurard-Valdoye, Nicolas Pesquès, Gérard Pfister, Christian Prigent...) annoncent mettre fin, avec leur dernière publication, à un cycle, faut-il y voir un signe ? Le signe qu’un monde prend fin et que les auteurs prennent acte ?

Rebutés par les obscurités de tes livres, ils se tiennent maintenant à distance, se contentant de te demander si tu écris.

(De très rares mais réconfortantes exceptions toutefois.)

Je ne lis pas sur écran te déclare un éditeur, drapé dans la superbe qui sied à sa mission de « défenseur du livre ».

Sur le coup tu ne penses pas à rétorquer *ce sont des PDF, tu peux les imprimer*, tu retiens l'offre de payer si besoin ramette et cartouche, mais quand plus tard il encense *ça va bien dans la nuit glacée ?* de Dominique Fourcade, l'agacement perce dans tes paroles : coquetterie, pose que ce choix de ne pas mettre de majuscule après le point – et tout le livre du Poète à l'avenant...
(Comment appelle-t-on le contraire du *coup-de-cœur* ?)

Arrivée des hirondelles à Saint-Agrève le 9 ou 10 mai.

Temps de merde pourtant.

(*Pourtant* idiot ici : que sais-je donc de la migration des oiseaux ?)

Salarié, je commençais le travail à 9 heures.

À la retraite, l'habitude est restée : je commence le boulot plus ou moins à 9, mon heure naturelle de réveil.

Substituer *finir* à un verbe en -ER pour m'assurer de sa terminaison je le fais encore, de façon réflexe. J'aurai beaucoup *fini* dans ma vie.

(N'arrive plus à écrire comme naturellement j'écrivais.
Sentiment de beaucoup forcer pour un piètre résultat.)

Beau mot que *RÉCIPROCITÉ* ; il a manqué de peu qu'il soit parfait :
TÉCIPROCITÉ.

« *La piscine en forme de haricot. Lisse et opaque comme un suicide réussi.* »
(Belle image citée dans une critique du *Journal d'Arizona et du Mexique* de Chantal Thomas. On y plongerait.)

Prolifération de *neuroatypiques* dans ces dernières années pour expliquer l'entrée du terme dans le *Petit Robert 2025* ?
En admettant que celui-là n'en soit pas un, beaucoup d'intrus néanmoins dans les nouveaux intégrés me semble-t-il, le pire étant sans doute *tiktokeur*.
(Concernant *iel*, déjà intégré dans l'édition papier 2023, le *Petit Larousse 2025* n'a pas encore, lui, baissé la culotte.)

(Impression de schéma corporel atteint. Problème de proprioception ?)

Maintenant que moi-même je tremble, et pas seulement des mains, je m'avise que jamais au cours de mon existence je ne me suis soucié de me représenter ce qu'endure le trembleur.

Comme l'immense majorité des gens je crois, mon expérience du trembler a été très limitée : exposition longue au froid, effort musculaire intense, forte émotion, accès de fièvre... Il y a que le tremblement ne durait pas et que la cause en était claire.

Une personne âgée tremble ? Elle *sucré les fraises* – et c'est tout ; l'expression dit bien le peu d'empathie qu'on témoigne au trembleur^A, comme si trembler n'était qu'un signe de vieillesse parmi d'autres, pas pire que peau tavelée, rides marquées, feuille dure : un avec-quoi-il-faut-faire.

Faute que soit possible, et heureusement, une identification totale à l'autre, le partage du ressenti intérieur est, quel que soit ce dernier, douleur ou plaisir, limité, mais que j'en sois conscient n'éteint pas complètement mon aspiration à plus de commisération quand je peine à accomplir un geste banal tel que trier la morue ou tourner/servir la salade verte.

« Impressionnante par sa détermination et son originalité »
mais celui qui dit cela de mon <œuvre>, devant mes *Appendices*
se dit aussi « tout à fait extérieur, pas concerné »...
Un éditeur honnête.

Vacillant c'est le mot
tant *physiquement* que *psychiquement*
(la différence tient à peu, un *c* deux fois surnuméraire).

Ma tendance à disqualifier mes textes récents comme simples “entrées” de Journal et le sentiment qui l’accompagne d’être prisonnier de cette forme me semblent tenir au fait que le besoin de m’assurer que, si le corps lâche, ma tête elle “fonctionne” encore, me porte au cahier (ou plus exactement au fichier) plus souvent que si je n’avais, inquiet, à lui obéir, et cela la plupart du temps avec rien, rien qui vaille *change* (voir *supra*), cette assiduité sans autre motivation que ledit besoin caractérisant à mes yeux *la mauvaise part du genre*^A, lequel néanmoins, comme je persiste à le penser après l’avoir dit redit et redit en nuancant ce qu’il fallait, en étirant ou contractant sa définition (autant que *mon* Journal, celui d’un individu quelconque se confrontant au blanc de vivre au moyen de mots, celui encore du livre-qui-s’écrit^B etc.)^C, est l’unique dont mes écrits, à quelques très rares exceptions près, relèvent.

L’incapacité-à aide à vouloir ne pas.

A. « Le calendrier est son démon » écrit Blanchot à propos du journal intime (*Le livre à venir*).

B. « [...] tenir le journal de l’œuvre qu’on écrit [...], livre de bord dans lequel au jour le jour s’inscriraient les bonheurs et les erreurs de la navigation [...] un tel livre n’existe pas » écrit Blanchot dans le même chapitre (VIII Le journal et le récit). Mais il se ravise dans une première note (« ce livre existe peut-être [...] *Les Chants de Maldoror* [...] l’œuvre de Proust »), et dans une seconde ajoute qu’« il y en a d’autres » (les *Cahiers de Malte*, les *Carnets* de Joubert parmi les exemples qu’il donne).

C. Tu me sauras gré lecteur d’avoir évité pour cette fois l’auto-citation.

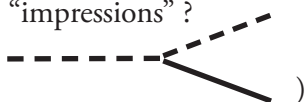
J'ai dû compter parmi les lecteurs accordant une certaine valeur à ce que j'écrivais, et vraisemblablement ai-je même été le tout premier et le plus généreux. S'expliquerait que j'aie continué et aujourd'hui encore persiste à fabriquer des phrases ou le tenter.

Voilà pourtant qu'amené dernièrement à ouvrir •TAS• et *Fantaisies* un doute m'a envahi, que je n'ai pas connu quand en 2018 je me suis engagé dans une relecture de tous mes livres publiés, et ce doute, en ce 31 mai 24 je le laisse s'écrire là bien que conscient je sois qu'il éclaire davantage mon état aujourd'hui qu'il ne lève quelque imposture majeure que j'aurais cultivée à mon corps défendant pendant tant d'années – bien que conscient je sois que le dire ce soit recouvrir le tableau encore inachevé d'un blanc injuste, vaporiser sur l'accompli cet opaque lait intérieur qui m'empêche de comprendre, comme autrefois j'en étais capable, l'intelligible et un peu plus ou un peu moins – qui me dérobe, comme aux autres soit infiniment plus, le sens.

Était-ce une vraiment mauvaise semaine, ou, plus juste, une *mauvaise vraiment semaine* pour que me vienne cette question : *Qui étais-je alors ?*

L'impression que mes premiers livres (affiner) furent mes derniers avant l'heure, que j'ai commencé par ceux-là, que mon « style tardif^A » est derrière moi... L'abstraction-libre-du-vieux au début, maintenant un mélange « de nature à me déplaire^B »...

(Contre la note A de la page 45, poser un drain pour dériver les envahissantes "impressions" ?



A. Voir *Plus avant*, p. 58.

B. « Si l'on me dit que je n'aurais pas dû écrire ce qui était de nature à me déplaire plus tard, on aura raison, et je suis de cet avis ; ce qu'on reproche justement à mes œuvres, je le leur reproche moi-même. » (Préface des *Retractationes* de Saint Augustin (trad. M. Henry de Riancey)

[...]

– *Et il va où ? À X ?*

– là-bas et ailleurs aussi.

– *Mais il était déjà un peu “ailleurs” non ?*

– et au-delà même !

Cet échange à mon propos sur un fil désormais cassé de la Toile^A me suggère *De plus loin qu'ailleurs* comme nom d'un sous-genre auquel rattacher le meilleur de ma production – mais je n'en aurai pas l'usage. En revanche l'« au-delà » postulé pourrait me servir pour titrer le “drain” plus haut évoqué – si je ne craignais que des *Impressions d'un lointain* n'assèchent *Encore...*



Solution (à l'essai) : reconduction du « mélange » en gommant *impression*.

=

Que les croûtes de mes éraflures, écorchures, blessures sont plus sombres ces derniers temps.

Que etc.

De etc.

(Bien que mon usage actuel du Cahier soit, induit qu'il est par l'extrême volatilité de mes pensées et l'obsession de noter mes troubles, *de nature à me déplaire*, j'insisterai : tout là, nul parallèle journal privé, nulles indépendantes *Impressions du lointain*.

(D'ailleurs, « de nature à me déplaire », ce n'est en vérité pas tant Cahier qui l'est que ce que j'y consigne, le vivre dont il est le reflet...)

Même si ça gouttait et grondait
un après-midi « du bon côté du binaire ».
C'était hier – de l'autre aujourd'hui.

Titre : *D'un côté à l'autre du binaire.*

Arrêter d'écrire, j'y pense sans bien savoir ce que ça signifierait.

Celui qui publie régulièrement, quand il dit *mettre ou avoir mis un terme* on comprend qu'il ne faudra pas attendre de lui un autre livre
– mais cessera-t-il pour autant d'écrire ?

Ma position d'écrivain-sans-éditeur produisant des livres qui n'ont de livres que l'apparence complique *mon* *cesser*, mais comme j'échoue à me représenter ne jamais plus prendre cahier/stylo ou ouvrir fichier, sans doute ne concerne-t-il que la communication/transmission de l'écrit et non l'activité elle-même...

Compiler toutes les occurrences du thème depuis le début ?
Hop, en annexe, là pour ça (même si ça ne sera pas exhaustif...).

Pour connaître moi-même des difficultés à la lecture de certaines pages de <monlivre>, j'en viens à penser que beaucoup de mes textes, du moins les plus difficiles de ceux-là, ont été pour m'assurer de capacités intellectuelles propres que je doutais de posséder, des *exercices*, une *mise à l'épreuve* etc.
– voire instaurer un *rapport de forces* entre moi et moi –
d'où leur abstraction rebutante.

Content que mon amie F se soit dite choquée par la phrase
« On ne fait donc pas toujours les choses “pour personne” »
où elle a entendu un renoncement de ma part
– même si elle se trompe.

Le *Vivarium* de Tanguy Viel (un livre trop bien écrit) s'ouvre sur une citation sur le thème (de mon point de vue) des "âges de l'écriture" :
« [...] *vers le milieu de sa vie, écrit T.S. Eliot, un homme se trouve en présence de trois choix : ne plus écrire du tout, se répéter avec, peut-être, un degré plus grand de virtuosité ou, par un effort de la pensée, s'adapter à cet "âge moyen" et trouver une autre façon de travailler.* »
J'en retiens quoi ? Rien ou presque.^A

Citer Blanchot = tenter de donner le change.
C'est sans doute ce qui m'inspira d'omettre d'enregistrer
le texte écrit ce matin...

– *Et l'ami, il serait pas en page 54 des fois ?*
– Euh... Bien vu Cahier. Quel con suis ! Mon excuse : rare que je déroge
à la chronologie.

Les autres : – « »^B
Moi : – « Crois bien que ça me désole aussi d'être comme je suis.
Mais j'insiste : *comme je suis*, pas *qui je suis*.
(Un saut, moi, à ne surtout pas faire.) »

A. Pas aidé par Blanchot (qui avant Viel cita Eliot (comme cité par Georges Cattaui – ô emboîtements) quand il ajoute : « *il [Eliot] sait bien que ce n'est pas seulement au milieu de sa vie, mais à chaque tournant de soi-même, et à chaque nouvelle œuvre, à chaque page de l'œuvre, que l'un de ces trois choix [...] devrait se proposer, si par bonheur, une sorte de légèreté ne permettrait, à chaque fois, de les devancer.* » Plus par le contexte (Eliot a 52 ans quand il publie ces lignes ("Yeats", *Purpose*, juillet et décembre 1940) et celle qui suit : « *Pourquoi les derniers longs poèmes de Browning et de Swinburne ne sont-ils généralement pas lus ? Je pense que c'est parce que l'on trouve l'essentiel de Browning ou de Swinburne dans les premiers poèmes, et que les derniers nous rappellent la fraîcheur initiale qui leur fait défaut, sans que nous soyons conscients des nouvelles qualités qui les compensent.* »)

B. En lettres blanches. G, voix majoritaire sinon unique du chœur, le dit en noir ainsi :
Ça me déprime.

Ce 17 juin, veille de rendez-vous avec un spécialiste des TNF dont j'attends beaucoup, je décide de suspendre et imprimer cet *Encore* dans l'état qui est le sien à la moitié à peine de l'année 24.

Mes raisons :

- Je ressens le besoin de l'avoir en mains pour le lire autrement, et juge que 80 pages font un bon volume.
- Le 190 x 140 noir des Ateliers Longs Processus dans lequel j'écris n'a plus que quelques pages.
 - Comme, depuis *Appendices*, ce n'est pas, comme ce fut le cas longtemps, l'état d'achèvement du support de l'écriture qui préside au découpage du livre en livres mais le calendrier annuel, on comprendra cet argument concret comme l'expression de mon désir d'en finir avec le Journal...
- Comme la peine que j'ai à rédiger ce dernier texte me l'aura encore démontré, je suis usé, tourne et *en rond* et *plus très rond*.

Ce 18 juin mon cerveau qui broute conçoit de faire suivre *Encore* d'un *Plus*. Ça marcherait sur l'étagère, et il sait qui pourrait réaliser ce vierge volume en un seul exemplaire avec nom et titre sur couverture et tranche en typo au plomb^A.

Il entrevoit toutefois dans sa fumée deux obstacles majeurs :

1. Je ne suis pas un artiste.
2. Comment déterminer un nombre de pages ?

(Garder l'idée pour plus tard : une sorte de Livre d'Or rempli par d'autres et signé de mon nom...)

A. Manuel (Grand) ayant réalisé que des pages blanches reliées se vendent mieux qu'un livre "à contenu", des dizaines de splendides cahiers et carnets artisanaux de toutes sortes sont sorties ce printemps de l'Atelier Longs Processus qu'il a créé à Saint-Agrève. Exit (temporairement ?) les projets *Association Suicide* (Max Frisch) et *Quand allongé* (Philippe Grand).

« Si aujourd'hui on loue un vieil homme, c'est toujours en attestant qu'il est, toute proportion gardée, encore jeune, carrément encore juvénile. Notre respect se fonde toujours sur un ENCORE ("Encore infatigable", "encore aujourd'hui quelqu'un", "encore tout à fait mobile d'esprit", etc.) Notre respect ne concerne en vérité jamais la vieillesse mais expressément le contraire : le fait qu'en dépit des années quelqu'un n'est pas encore sénile. »

Max Frisch, *Journal 1966-1971*, 1972 (p. 115, PG souligné)

Véhiculé.

Mon regard suivrait les reliefs, glisserait sur forêts, champs, fourrés, etc. – mais il colle aux yeux-et-bajoues du cul de la voiture devant, s'accroche malgré moi à toute l'information humaine de bord de route (là "tombola", ici "concert", "concours de boules", "vide-greniers"... ; là suspecte blanche camionnette ; ici épouvantail au cœur rouge transpercé de fleurs séchées ; panneaux publicitaires et de circulation ; habitations etc.).

Pour mes 64 ans (dans 6 jours)

me serai fait offrir

Les derniers jours de Roger Federer. Et autres manières d'en finir de Geoff Dyer.

As-tu connu déjà une secousse corporelle générale ?

(À distinguer de la "marche ratée" de la myoclonie d'endormissement.)

Peut-être : maintenant ma réponse la plus fréquente quand on me demande un avis, cherche mon assentiment etc. Je ne sais pas et ne cherche pas à savoir si ça sait en moi et quoi.

Un titre pour la suite ?

« *Peut-être ne bois-je pas assez d'eau, cela pour ne pas avoir à sortir plus fréquemment encore mon tuyau...* »

Préférer à sa suppression écrire d'une phrase qu'elle est à supprimer pour ancrer dans le réel la phrase même qui exprime la préférence.

« [...] *quelque chose s'est cassé. [...] le sentiment de ton existence [...], l'impression d'adhérer, de baigner dans le monde, se met à te faire défaut.* »

Il aura fallu beaucoup couper dans le texte d'*Un homme qui dort* mais c'est à peu près ça sur ou contre quoi j'ai écrit dans *Retract* (p. 71) attendre d'un traitement quelque effet.

Avant de rencontrer le spécialiste des TNF qu'on a croisé plus haut, j'avais avec la neurologue qui m'envoya le consulter, évoqué quelques possibles traumas émotionnels, facteurs « précipitants » dans la théorie (le second des “3 P”^A) que le jour dit, à défaut de s'intéresser à mes symptômes, il me vanta/vendit.

Le lecteur les aura repérés dans mes pages^B, mais un très fin aura aussi dans les mêmes reconnu la trace d'autres encore, tus ceux-là à la “professionnelle de santé” et qu'une certaine honte me retient de préciser même ici, car à ce compte-là tout ce qui advient n'a-t-il pas une dimension traumatique ?

Cahier : – J'aperçois ... se profiler en toi une idée..... Oh non, pitié, pas ça, pas une liste de « nouveaux objets de détestation » !

Moi : – Allez... 5 seulement :

- Les manches des couverts de service : agressivement orientés vers soi.
- Le liquide vaisselle bio : qui graisse les doigts.
- Les tables rondes et ovales : les avant-bras ne s'y peuvent appuyer.
- Les fourchettes émoussées.
- Les bas de pantalon : qui masquent à tour de rôle le chantier Laçage.

A. Remonte en moi le souvenir des 3 A de la devise d'un restaurant indien marseillais dont au siècle dernier je fis mention dans *Tas VI* (p. 264 de •TAS•) : *Adopte, Adapte et Améliore.*

B. Le coup de canne de l'aveugle, les piqûres dans l'œil, le Covid, la fin d'une amitié, ma mère en Ehpad, l'évolution de l'écriture, l'appareil dentaire...

Pour une langue de bois
toutes les essences conviennent.

« *Écris-tu encore ?* »

Il n'y a bien que celui^A qui écrit lui-même pour s'inquiéter réellement de ça.
Un *oui* ne rassurera pas les autres pareillement, un *non* ne les exposera pas
à la menace de cesser...

(Ce n'est pas spécifique au champ de la création : annoncer à quiconque
arrêter de faire ce que lui-même fait, c'est, selon que son faire est son choix ou
non (ou un mixte : fumer), le placer sous la menace d'un pareil devenir ou le
culpabiliser.

Lourd, peinant à me porter moi-même, ai découvert
« que le sommeil me devient de plus en plus cher^B ».

De plus en plus cher

Imagine la coquille *devient / revient*.

(Je mets au feu le cahier noir.)

A. Oui « celui », pas « celle ou celui » : c'est de la figure neutre de l'écrivain qu'il s'agit ici.

B. À la date du 28 décembre 1981 dans le Journal de Peter Noll (*Choisir sa mort*, 1987).

À peine plus loin : « Une fois de plus je me réjouis à l'idée de dormir. »

Où et quand il faudrait et bien-voir et bien-entendre
(un exemple parmi mille : vrillettes actives ou non ?)
vois et entends trop mal pour ne pas être pris par le stress.

N'avais pas lu l'article en corps 4 traitant du vieillissement
– ou y a-t-il eu un avenant au *Contrat Vivre* ?
Scruter la clause de résiliation.

Un lapsus m'a montré
fermer une chose
pour dire la faire.

Ressemblerais-je au patient de la blague turque
racontée dans *Le goût de la cerise* de Kiarostami ?
(Un type se plaint que chaque endroit de son corps qu'il touche avec son
doigt lui fait mal (pieds, tête, ventre, dos...). Diagnostic du médecin :
doigt cassé.)

Pour trouver parmi les nombreuses possibles la forme qui calmera
« *l'irritation de l'idée qui demande à [en] prendre une [...] et se retourne en nous jusqu'à ce que nous lui en ayons trouvé une exacte [...]*^A » il faut de la force.

Choisir une forme parmi les nombreuses possibles
« *pour calmer l'irritation de l'idée qui demande à [en] prendre une [...] et se retourne en nous jusqu'à ce que nous lui en ayons trouvé une exacte [...]* »
exige une force que j'ai perdue. Pour preuve.

L'idée que la force est nécessaire pour trouver parmi les nombreuses possibles la forme que l'idée demande à prendre, *sa* forme, je démontre son fond de vérité en échouant, par manque de force, à.

J'espère me tromper.
Plaisir à entendre ça.

S'habiller de nudité.
Élégante sentence prescriptive de quelque poète mystique d'Islam ?
Non, plus saisissant : ce qu'un film m'a donné de voir un robot faire !^B

Les martinets boivent-ils en vol la pluie qui tombe ?

A. Recherchant (en vain) dans mon vieux « cahier jaune » (où il y a des années, les 80's, je recopiais les perles trouvées au fil de mes lectures) une citation de Sanaï que je croyais y être, ai été saisi : perles oui, pépites : un trésor – mais qu'il serait si fastidieux de saisir et organiser... Suis ainsi tombé par hasard sur ces lignes de Gustave Flaubert, dans une lettre à Louise Colet du 13 décembre 1846 (phrase reprise légèrement tronquée dans *Pensées*, recueil posthume de 1915).

B. Le film ? *Ex Machina*, réalisé en 2014 par Alex Garland.

« Souviens-toi de celui à qui, comme on demandait à quoy faire il se pénoit si fort en un art qui ne pouvoit venir à la cognoissance de guiere de gens : J'en ay assez de peu, respondit-il, j'en ay assez d'un, j'en ay assez de pas un. Il disoit vray : vous et un compaignon estes assez suffisant theatre l'un à l'autre, ou vous à vous-mesmes. »
Montaigne, livre premier des *Essais* (Édition de Bordeaux).

« Assez de pas un » ? Moy à moy-mesme « assez suffisant theatre » ?
Vraiment ?

En vérité, MESSIRE MICHEL SEIGNEUR DE MONTAIGNE,
« pas un » ça ne se produit pas ; il y en a toujours un d'un : soi.

Assez de cet un-là pour faire, soit (soutenir le contraire serait me dédire),
mais j'entends sous lui un autre *assez* qui, lui, pousse au partage :
Assez d'un seulement ! Assez de moi seulement !
– et c'est lui qui m'inspire de distribuer aux « *compagnons* » les 30 exemplaires
de *Quand allongé* que j'ai, finalement, en mains...

Il m'arrive parfois
quand allongé
de ne plus avoir de corps
dessous le cou, oui de n'être plus qu'une tête

une tête dissociée
même des pompes air et sang

une tête où se dit ça : *plus qu'une tête*,
une tête où se conçoit que cet état n'est somme toute
que l'expérience ordinaire du bien-portant.

(Les autres fois la décollation n'a pas été complète : main ou pied
clignote encore là-bas, ça chuinte, gargouille etc.)

(**ALERTE**. Le lecteur que la trivialité choque sautera ce morceau.)

Cette trace marronnasse, comme le sont la merde et le sang séché, sur le drap de mon côté du lit, dont je déplore évidemment être moi-même responsable, en trouver et délivrer l'explication

*Parce que si je m'essuie trop bien, j'irrite mes hémorroïdes jusqu'au saignement. /
Parce que chaque fois que j'urine, et c'est plusieurs fois la nuit, mon sphincter anal a tendance à se relâcher quelque peu, la rosace à se dilater) /
Parce que mes fesses ayant fondu, mon anus se retrouve davantage exposé là où je pivote. /
Parce que tousser peut libérer en bas aussi de l'air, lequel etc.*

ne l'empêchera pas de réapparaître, chez moi ou ailleurs, là où je m'assieds avant de basculer à l'horizontale – sauf à me coucher partiellement habillé (ce que je n'aime, on l'a lu déjà).

« Si quelqu'un veut faire de littérature avec son journal, ce qui n'est pas nécessaire, il lui faut au moins respecter la loi de la signification exemplaire. Ses expériences vécues, la façon dont il les décrit, sa vision des événements contemporains, ses opinions sur ce qu'il vient de lire, doivent rendre visible le sur-individuel par le médium de l'individuel. »

Peter Noll, 2 septembre 1982 (*Choisir sa mort*, p. 270)

Élever au « niveau de l'exemplaire » (Noll, *op. cit.* p. 112) la façon dont je me suis expliqué plus haut la présence d'une trace suspecte, je suis conscient d'y avoir échoué – mais en moi demeure l'espoir de porter à ce niveau cet échec en l'assumant, en alertant le lecteur de la présence d'un individuel de la sorte sordide plutôt qu'en le supprimant.

Parlant de *Quand allongé* j'ai lâché « carottage thématique dans mes inédits » et mes interlocuteurs ont compris. La carotte obtenue dans un corpus de texte n'a néanmoins que la chronologie de commun avec la variété géologique : le plus ancien à un bout, le plus récent à l'autre. Une recherche par mot(s) n'a rien à voir avec un carottier dont on change le diamètre. La métaphore est frustrante.

La chance de *voir le voir*
que donne l'art visuel à son meilleur
comporte un risque :
voir le ne-pas-voir.

Songe du matin : un brumisateur
où l'eau a été par malveillance remplacée par de l'acide nitrique.

Profittution : Néol. [...] Ex. : « Une star se fait payer pour un selfie avec elle. »

Procéder, pour le confort de l'autrui-lecteur, à d'autres carottages de la sorte
Quand allongé serait renoncer à la vertu du mélange jusqu'alors défendue.

Sujet « Titrer le regroupement ».
Pour les journaux 20 à 23, me parut convenir *À feu bas* – jusqu'à ce que j'y
renonce pour « excès de poids »^A.
Avec un de plus (cet *Encore*), serait plus juste *Diminuendo*^B.

A. Voir *Retractiones*, p. 87.

B. Clin d'œil *aussi*.

Vais erratique dans les jours, titubant comme
une fourmi qui a goûté du gel anti.

(Mais lequel : K-pro ? Baygon ? Subito ?

Ou est-ce plutôt la poudre en poudre Fisons ? La poudre en solution Protect Expert ?)

Outre précisément celui-là peut-être, l'anti
que je prends moi (le second *essailé*^A) n'a guère d'effet^B.

On dit le TNF *distractible*^C, et c'est vrai qu'un film captivant parvient à me
faire oublier ma sensation constante d'inconfort, de mauvaise position
– mais la *distractibilité* (ne connaissais pas ce mot *avant*) a ses limites :
même le meilleur des livres me tremble dans les mains.

L'état de mes nerfs me tape sur ~~les nerfs~~ le système.

Le jour même où je lis ces mots dans *Les derniers jours de Roger Federer* (§ 56) :
« [...] continuer à écrire peut aussi être une façon de se protéger contre la peur
de ne plus en être capable », je retrouve ces mots du Michaux tardif reçus par
Jouffroy, mots dont je doute que Dyer plus loin les cite :

« [...] il y a encore quelque temps, j'avais deux cents lecteurs, et encore n'étais-je
pas tout à fait sûr de les avoir. Du seul fait que j'en ai maintenant deux mille au
lieu de deux cents, je suis obligé de ne plus dire certaines choses. Je peindrai de plus
en plus et j'écrirai de moins en moins. Ou alors je n'écrirai plus que sous la forme
de poèmes très difficiles à traverser pour les autres : je reviendrai, si vous voulez, à
mes deux cents lecteurs. »

(Le problème pour le PG tardif est plutôt de ne pas perdre ses cent lecteurs
avec des proses trop faciles à traverser...)

A. Commettre exprès une faute pour indiquer, via une symétrique volontaire plus haut,
la mission de la chimie, c'est trop demander au lecteur je le sens bien. Aussi voilà : *traille*
dans *Retractions*, p. 68. Beaucoup de mots pour en éviter un – mais c'est mon jeu.

B. Outre précisément cet autre déjà mentionné également dans *Retractions*, p. 70.

C. Dans un article sur le TNF : « Le tremblement peut [...] disparaître ou diminuer en
amplitude lorsqu'on demande au patient de se concentrer sur une autre tâche. »

Non Monsieur lecteur
(du titre seulement je gage)
aucun rapport entre *Quand allongé* et Virgile.

En page 290 de *Les derniers jours de Roger Federer* (mauvais titre à mes yeux), belle note, grave et drôle, sur le rouleau de PQ fini comme « *image de ce à quoi l'existence finira un jour ou l'autre par se réduire* ». M'étonne toutefois que le traducteur n'ait pas indiqué à Dyer qu'existe en français l'expression « être au bout du rouleau » – ou que l'auteur n'ait pas ménagé une place à l'information.

Arrêter d'écrire ?

Ambivalent.

Pour :

- Dit déjà et redit déjà l'essentiel.
- Leur mise en mots, loin de les éteindre, attisent les maux.

Contre :

- L'essentiel n'est pas l'essentiel.
- Écrire depuis toujours aide à mon équilibre.
- La mise en mots des maux, si elle ne les diminue pas, distrait de ceux-là.
- Par quoi remplacer ?

Si l'idée se profila après qu'il eut lu quelques pages seulement, pour s'imposer véritablement à lui dans le 2^e quart du livre, il lui fallut néanmoins avoir achevé sa lecture avant de la mettre à exécution.

L'idée ? Celle de demander indirectement à l'auteur s'il était satisfait au bout du compte du procédé de composition adopté, si son livre le contentait intégralement en tant que tel ou si sa satisfaction ne consistait qu'en la somme de micro-satisfactions locales, manière de lui glisser que sa propre satisfaction de lecteur tenait plus aux morceaux eux-mêmes qu'à la façon de les appeler.

Constamment excessive, “ma” conscience corporelle m’empêche de vivre pleinement l’instant, de coller à lui, de goûter toutes ses qualités, mais ce n’est pas « l’obstacle du moi » comme le nomme Dyer^A qui se dresse ainsi et obstrue, c’est au contraire un obstacle au moi comme capacité de se dissoudre, un non-moi... (RE)

Des morceaux sur des thèmes qui me « parlent » dans le Dyer il y en a, mais trop souvent la langue n’est pas belle – ou amochée par la traduction. 3 ponctions néanmoins :

« On pourrait voir dans les problèmes de santé divers et les blessures l'équivalent physique des rêves ; ils exercent une fascination infinie pour celui qui en fait l'expérience mais se révèlent d'un ennui mortel pour quiconque se voit sommé d'en écouter ou dans lire le récit. » II #4 (p. 134)

« Autrefois, la dépression n'était pas quelque chose de si grave que ça, parce que je pouvais écrire dessus, confie Larkin dans une lettre à un ami en 1979. Aujourd'hui l'écriture m'a quitté, et seule reste la dépression. » II #33 (p. 198)

« Un écrivain, ou n'importe quel artiste, dans quelque domaine que ce soit, doit pouvoir conserver un certain degré de confiance en soi pour continuer d'œuvrer, mais il éprouve toujours la crainte, en raison de ce genre d'écart dans le jugement de valeur, d'être un mégalomane ou un malade mental. » III #35 (p. 304)

(Les passages drôles, fréquents, sont les meilleurs.)

En venir à lire était pour le Valéry tardif un « triste signe^B ». Pour moi, c’est plutôt ne pas lire qui en est un – ça n’accroche plus...

A. « [...] l'obstacle du moi – la conscience corporelle – qui obstruait la vision des étoiles. »

Geoff Dyer, *Les derniers jours...*, p. 298.

B. Paul Valéry, *Cahier XXIV* (1940-1941).

(Tenté par la façon Wislawa Szymborska.)

Je l'ai attendu, il est censé être là
– mais où donc est-il ?
Incapable d'alléger le mal qu'il doit soulager *l'effet*,
voire responsable direct de son accroissement,
ou encore masqué par un dont il est lui-même la cause ?
Ou seulement en retard ?
Comment l'identifier, savoir si ou que c'est bien lui ?
L'absence d'effet peut-il être un indice paradoxal d'efficacité
(absence de dégradation) ?

Cesser d'écrire, ce serait cesser de me donner à lire
(à moi-même quelque chose).
Afin d'éviter d'en arriver là, ne devrais-je pas plutôt
cesser de *me* donner (moi-même) à lire aux autres ?

(« *Me* donner à lire » : ambigu.

1. Aux autres, donner à lire "moi".
2. À moi-même, donner qcq chose à lire.)

À LS.

Saisi tout à l'heure par la beauté de cette phrase : *elle se la met*
j'ai songé à vous Lambert comme au premier dont je suis certain
qu'il en connaît la valeur ou dimension métapsychique.
Ces mots sont l'équivalent du geste – le geste est grammatical.
(À mieux dire.)

Craignais en 12 de 23 de déparler.
C'est fait – et de plus je dé-marche.
Appréhension : paralysie en ligne de mire, dernier été de mobilité.

En sus « *absence intelligente*^A » partie pour durer.

À propos du titre encore,
idée stupide du 16/08 : l'abrégé d'autant de lettres
(ou de noir^B) que le titré-pour-un-an l'est de mois ou semaines.
Pour une interruption fin août *ENCO*, fin octobre *ENCOR*^C.

Nouveau : phobie du végétal comme puissance infinie de croissance.

« J'ai cherché à être le plus différent des autres – car autres, ce sont des types d'êtres supposés connus, bien déterminés et donc finis, et donc qu'il ne faut pas répéter. Il faut s'en distinguer à tout prix pour ne pas se sentir soi-même une redite inutile, un simple Un-de-plus [...]. »

Paul Valéry, « Mémoires du moi », *Cahier XXV* (1941)

Un complément pour la page 20.

A. Paul Valéry, *Cahier XXIV* (1940-1941). Sur l'intelligence dont on doute : « Je vis dans la contemplation de l'infirmité de mon esprit [...]. [...] je passe pour "intelligent", à cause sans doute, des efforts que j'ai faits contre cette infirmité, et des inventions de ces efforts, lesquelles se manifestant dans mes propos ou dans mes écrits, ont donné l'impression de cette intelligence qui n'existe pas. » *Cahier XXII*

B. La première ligne de la page 35 de *Tas IV* disait :

« ■ noir (Mes 600, quelle tache, quelle surface réelle d'encre ?) »

Combien ont compris alors que les 600 étaient des pages ?

C.

1- Arial. Dans l'Éducation Nationale, on utilise m'a-t-on-dit les polices **Verdana** ou **Arial** pour les documents remis aux élèves malvoyants. Très moches l'une et l'autre.

2- Une lettre pour deux mois accomplis.

Certaines images hypnagogiques n'en sont pas :
par trop réalistes, elles repoussent plutôt *upnos*.
(Un cauchemar n'a pas besoin d'être construit : pourvu qu'elles soient
d'une effrayante netteté, suffisent de stupides images fixes autonomes
telles que tas de détritius, place vide de la CB dans le porte-monnaie, morceau
de plinthe trop court etc.)

Au sortir du sommeil, avec la conscience
reviennent tremblements & mugissements intestinaux, et une réalité
de lettres sues plutôt que vues, une réalité *optotypique*.

« *Toujours autant d'acribie sui generis* »
m'écrit l'ami AB dont le regard et les mots comptent
après avoir lu *Quand allongé*

– avant de déplorer (comme moi) qu'elle s'exerce maintenant
dans la description de mes maux.

Par bonheur il dit aussi avoir relevé des
« *remarques subtilissimes qui battent à plates coutures de Ténèbres
Messieurs les Professeurs des Facultés* », lesquelles lui inspirent pour clore
« *Et sasset bion* ».
Et sasset bion.

Auteur *acribique* ?

– « *Comment ça va ?* »
– « *Joker.* »

J'ai des Je suis atteint de

préférence que je préférerais n'avoir pas à exprimer.

(J'ai changé (ou change – est-ce encore en cours ?) de façon incontrôlable.
Effet de l'AD ? Nouvelle expression des TNF ? Autre chose ?)

Une simple couture de pantalon sous la fesse quand assis,
un simple morceau de couverture sous le coude quand allongé :
il faut bien peu pour mettre à mal l'assiette...

(Sur le sujet « En Il / en Je »)

« Il y a des fous qui ont la sagesse de parler d'eux-mêmes à la 3^e personne. »

Paul Valéry, *Cahier XXV* (1941)

(Sur le sujet « Double cahier »)

« Depuis quelques années, je suis contraint de diviser mon journal (qui a dépassé ses 50 ans) en deux cahiers parallèles. La matière du premier est publiable, mais l'autre n'existe que pour moi. Et ce n'est pas parce que j'aurais quoi que ce soit à dissimuler, mais parce qu'il existe des choses qui, par nature, ne peuvent être dites. » Mircea Cartarescu (entretien, *Le Monde* du 30 août 2024)

Circonspect devant ces 3 phrases.

Résulte-t-elle de la traduction (du roumain) l'imprécision ?

Que signifie *contraint* ? Des *choses qui ne peuvent être dites*,
sous-entendu à autrui, qui ne sont pas à *dissimuler* ?

Bord de plage. Parmi les corps cuivre, un dermatologue
vert^A.

(Sur le sujet « Moi »)

« *Parfois les Choses, le soleil, mes papiers semblent me dire : C'est encore Toi !, qu'est-ce que tu fais ici, ne nous as-tu pas assez vues ? Vas-tu encore fumer cette cigarette ! Mais tu l'as déjà fumée – 370 000 fois – Vas-tu encore saisir cette idée qui perce... Mais tu l'as sentie venir 104 fois au moins...* »

Paul Valéry, *Cahier XXII* (1939-40)

Je les entends aussi.

« *Un inconnu en moi me dit méchamment “Ces cahiers sont ton vice” [...].* »

Paul Valéry, *Cahier XXV* (1941)

Je l'entends aussi.

« *L'état anxieux essentiel est ressenti par une sensation d'accélération que je ne sais où localiser. Je la compare à un tremblement rapide, comme sous-jacent et comme dû à une compression indéfinissable, vibration sur place d'une chaudière [...].* »

Paul Valéry, *Cahier XXIV* (1940-41)

« Vibration sur place d'une chaudière », ça m'a tout de suite parlé – pourtant je ne retrouve pas trace du « moteur en sur-régime d'un véhicule à l'arrêt » que je pensais avoir glissé dans quelque « Lettre au Dr X » pour décrire mon <ressenti> corporel...

Victime

(sous-entendu *suis*, ou comme il me paraît devoir préférer dire, sous-dit *suis*)
du validisme ordinaire propre au *Va-bien*, à l'*En-forme*.

Une forme encore douce de « *rien ne m'est plus^A* ».

A. La lamentation de Valentine Visconti, épouse de Louis d'Orléans, apparaît, tronquée comme ici, dans les toutes dernières pages de l'ultime cahier de PV (XXIX, mai 45).

Ne plus noter que des idées brutes ?

Je dois me convaincre de n'y être pas acculé encore – soit les tailler non car ce ne sont pas gemmes, mais au moins un peu les “nettoyer”.

(Idée encore brute.)

Ne pas voir d'avenir à l'inédit dispense de l'effort de le peaufiner/améliorer « *en peintre* » (PV), mais il est dommage d'inscrire un riche complément au jour de sa trouvaille et non pas où il sonnerait.

Je manque de ce peu d'énergie qu'il faudrait pour placer tel ou tel fragment trouvé *à sa place*, soit dans le trou que ce geste créerait pour lui sous lui.

(Un puzzle-non où il ne manque pas mais manquerait soustrait.)

Ainsi, sur le sujet « Visages de la nuit » :

« [...] *il se produit en moi une variété successive et inépuisable de visages qui se substituent avec expressions diverses, souriants, grimaçants, etc. et qui ne sont pas souvenirs. Je crois que cette production a quelque relation avec l'état local des yeux et du masque ? [...] Ce sont comme des “parasites” de la radio. Étrange fécondité sans fin, sans significations, sans valeur... »*

Paul Valéry, *Cahier XXIX*, 1945

ou, sur le sujet « Finir » :

« [...] jusqu'au bout *fut mon désir en fait d'intellect.* »

Paul Valéry, *Cahier XXIX*, 1945

Il peut arriver qu'on se retrouve autre part en n'ayant pas changé de place.

Pour dire ma sensation de « penser autrement », il me faudrait pouvoir penser comme avant.

(Sur le sujet “Différence”)

Pensée : herbe noire. Rêverie : herbe jaune qui s'effiloche...

- ... comme des impatiences ?
- Oui c'est ça, mais qu'aux jambes : généralisées.

Pas grand-chose pour me sourire ces temps
 mais ce samedi 21 septembre à 18h45
 ce hasard : en feuilletant désœuvré les annexes de ce cahier,
 tomber sur cette mienne note à mien texte de *JCP* (p. 23) :

Au bas d'une page des *Récits de la Kolyma* ("Comment tout a commencé"), une note des traducteurs interprète le mot *encore* ramené par Chalamov à ses quatre premières lettres comme une allusion de l'auteur à la phrase inachevée de la scène finale du *Voyage sentimental* de Laurence Sterne, et reconnaît dans celle-ci la revendication d'une « esthétique du fragment ». Portons-nous dans le texte "De la prose" du Cahier I de *Tout ou rien* du même Chalamov et lisons : « Toutes les répétitions, tous les lapsus que m'ont reproché les lecteurs, je ne les ai pas inclus par hasard ni par négligence ni par précipitation. On dit volontiers que les gens ne se souviennent jamais mieux d'un propos que lorsqu'une faute d'orthographe s'y est glissée. Le dédommagement d'une négligence ne consiste pas seulement en cela. Car le premier jet, la fidélité à l'original sont à ce prix. Le *Voyage sentimental* de Sterne s'interrompt au beau milieu d'une phrase, ce qui ne suscite la désapprobation de personne. Pourquoi les lecteurs chercheraient-ils à compléter le récit "Comment tout a commencé", en corrigeant à la main la phrase que je laisse en suspens "À l'automne encore nous trav...". »
 On aimerait parfois connaître le russe. »

Vérification le lundi 23 au matin. Le texte russe dit bien ceci :

« Осенью мы еще рабо... » ¶

Le mot pour *encore*, c'est еще. ¶

Bravo les traducteurs et merci l'éditeur : me retrouve avec un titre-hapax !!

(Finir là-dessus.)

ANNEXES

Lettre à Edmond Jabès, 9 novembre, 1989

Extraits d'une lettre du 6 novembre 1989 (envoyée ? à qui ?)
Extraits d'un brouillon sur feuillet petits carreaux (sans date)
Extraits d'un brouillon sur deux feuillets agrafés (sans date)

Brouillon de 2020

Les occurrences de l'expression *donner le change* dans mes écrits publiés

Les occurrences du thème *cesser d'écrire* dans mes écrits publiés ou non

**Exemples d'explications données au patient pour le TNF
(trouble neurologique fonctionnel), basés sur les symptômes cliniques
et les données de neurosciences actuelles.**

ENCO

Lettre à Edmond Jabès, 9 novembre, 1989

Pour avoir été vous-même en vos débuts conseillé véritablement, violemment dessillé mais du coup à jamais reconnaissant envers celui qui sut ainsi vous remettre sur vos propres rails, accepteriez-vous d'être pour moi cet œil intransigeant, cette main qui déchire quand elle doit ?

C'est, je ne l'ignore pas, une abrupte requête [à la limite de l'indécence] mais il est trop tard, et je peux bien vous présenter mes plus sincères excuses pour cette irruption en vous, je sais qu'elles seront bien maigres à comparer de l'embaras où je vous plonge, quand même votre refus le comblerait-il.

J'étais à Lyon, dans cette salle bondée où vous avez parlé, mais je n'ai pu aller vers vous. Vous m'auriez là-bas de vive voix répondu, déçu là-bas ou autorisé, mais ni le lieu ni le moment ne convenaient à une demande si intime, et les questions qu'ailleurs je n'aurais pas gardées me sont restées dans la gorge.

Mon silence d'un seul coup craquant, permettez que ces questions, en même temps que je vous prie d'accepter ce cadeau empoisonné qu'est *NOUURE*, je vous les pose. Peut-être le sens de ma démarche s'en s'éclairera-t-elle et verrez-vous mieux de quelle sorte d'aide j'éprouve le pressant besoin.

— Qu'est-ce qu'un livre achevé ? Comment savez-vous que tel que vous écrivez ne peut rien contenir de plus ?

— Lors de la discussion qui suivit votre lecture, vous avez dit : 1) éprouver une gêne à piocher dans le livre, à sauter d'un texte à l'autre, gêne provenant de ce qu'une telle lecture, à l'inverse de l'autre, la continue, menacerait, extrayant de sa place dans la série telle page, d'en compromettre le sens total, autrement dit risquait de rompre l'effet de charge en quelque sorte grâce à quoi un texte vient, qui porte en lui son ascendance et comme un sens généalogique en plus du sien propre ; 2) qu'un livre n'était pas un sac, et qu'il fallait pour être viable, vivant, qu'il ne contienne pas tout.

Comment conciliez-vous ces positions contradictoires ? Quand, où, comment éliminez-vous ou faites-vous exception à la règle de la succession ?

— Imaginons que vous ayez écrit toute votre "œuvre" sans en avoir jamais rien publié : pourriez-vous proposer à un éditeur votre dernier ouvrage seulement ? Commenceriez-vous plutôt par le premier, ou n'y aurait-il d'œuvre que cet ultime pas ?

— Vous avez dit dans une interview combien le soutien des éditions Gallimard avait été déterminant sur votre cheminement. Pouvez-vous imaginer quelle orientation sans ce soutien celui-ci aurait pu prendre ?

Comme vous le voyez ces questions se recourent et n'en font qu'une finalement que je pourrais déplacer sur mon travail et formuler ainsi : *Es-tu prêt ?*

Je joins à ce courrier une copie de la lettre que je me propose d'envoyer aux éditeurs avec *NOUURE*. Pour l'heure personne encore n'a rien reçu.

Je comprendrai, soyez-en sûr, votre refus de vous engager si refus il doit y avoir. Dans l'hypothèse contraire, dont je nourris l'espoir, où vous liriez ceci, promettez-moi s'il vous plaît de tout lire, d'avant-A à après-Z, du silence au silence, fermer de l'alphabet.

Merci.

Veuillez...

Extraits d'une lettre du 6 novembre 1989 (envoyée ? à qui ?)

[...]

• *NOUURE* regroupe des textes écrits au jour le jour, de 1982 pour les premiers (Fragments du révolu) à aujourd'hui. L'idée de constituer un livre longtemps les ignora, mais elle germa et les gagna lorsqu'il apparut qu'ils se répondaient, se répétaient, s'interrogeaient, se réfléchissaient ; quand le sens des uns supposa pour être plein les autres, et finir avoir un jour commencé. L'ensemble décrit une phase, de l'avant naissance au seuil d'une autre : repérages, installation, sclérose montante et aspiration à quitter.

• L'ordre d'écriture a commandé l'ordre final. Son classement chronologique autant que cette façon qu'il eut de tout aspirer apparenteraient *NOUURE* à un Journal si l'écriture en était transparente, et si, à considérer les déformations, les torsions qu'il infligea au quotidien, la mise en forme ouverte qu'il fit subir au plus fermé et sa persévérance à traire le desséché, il ne fallait parler d'un CONTRE-JOURNAL. Le temps est son fil mais ses nœuds sont la substance. Contre-journal, Noctuaire : autant de sous-titres.

[...]

Bien que me semble plus juste une lecture en continuité, seule à même d'emporter le lecteur dans une sorte de vertige où s'embrument ses grilles, considérant chaque tas isolément, sautant à votre gré de l'un à l'autre, peut-être saurez-vous apprécier la solidité de tel où je néglige de la voir, distinguer la faiblesse de tel autre contre laquelle pourtant – manque de forces versus nécessité structurelle – je me résous à ne pas lutter.

Pourquoi me direz-vous cette obsession d'Un livre, cet acharnement à ne penser que lui au risque que rien ne filtre du tout, alors que vous avez conscience de faiblesses, et semble-t-il admettriez que les temps forts puissent prétendre à une vie séparée ? Cette contradiction, vous le comprendrez, est un des nerfs de ce travail, et si le tout a la cohérence que je lui vois – le plus mal placé l'auteur –, et au nom de laquelle je revendique pour les lacunes le droit de participer aussi, c'est pour une large part en elle qu'il la puise.

Tout du long *NOUURE* discute son existence propre et sa viabilité comme livre ; aussi réécrirais-je plus mal quelques-uns de ses morceaux si là je continuais. [...]

Extrait d'une lettre du 28 mai 1988 (envoyée ? à qui ?)

Vous recevez ce jour le dernier état d'un manuscrit [*Dans ce qui s'amoncelle*] dont il me faut me délivrer. Quand même je songe à la publication comme au plus sûr moyen de définitivement m'extraire de l'attraction qu'exercent sur ma plume et ma vie ces pages amoncelées, je n'ignore pas qu'elles ne se plient guère aux conditions éditoriales de genre défini et d'unité thématique.

Ce manuscrit, je l'ai traversé et retraversé et toujours resurgissait le fantôme du seul essentiel, écouté jusqu'à la nausée et chaque fois débouté. Tant de fois j'ai pesé la cohésion de ses fragments, tant de fois je l'ai rouvert que je ne le vois plus. [...]

Extraits d'un brouillon sur feuillet petits carreaux (sans date)

[...]

Certes « l'aube n'éclot qu'à bout d'opacité », comme l'exprime si concisément Sana'î, et dans l'obscurité, sa grande solitude, là seulement mûrit ; mais il ne faudrait pas qu'à la manière du poil qui, butant sur une peau trop sèche, pousse en vrille dans la joue qu'il infecte et dégénère, l'écriture se fasse occulte et ravage son sol.

Une participation-soupage à des revues [...] ne me tente guère en ce qu'elle démembrer le tout qui seul, à mon sens, justifie la cohabitation, qu'ordonne la chronologie, de l'organe essentiel et de la rognure, du clos parfaitement ouvert et de la scorie. Pour dire les choses autrement, une tranche carrée ne dit que deux dimensions du cube. Parce que le tout permet à la partie d'être vue comme partie, par quoi il se reforme comme un tout inachevable, je ne peux me résoudre non plus à le disloquer ou l'organiser de manière à en désamorcer l'apparente incohérence ou incongruité, du moins pas de moi-même.

[...] je ne suis pas épistolier. La formule est un peu raide, de fait juste : mes difficultés proviennent de ce que j'ai à régler mon dire sur un destinataire prédéterminé quand habituellement il est à construire [...].

J'hésite parmi le possible et, tous les possibles entravant le possible, j'avance plus par suppression de l'impossible et aspiration consécutive des mots par la lacune ainsi créée, que, positivement, guidé, inspiré par un savoir déjà-là.

À vrai dire ce mouvement n'est pas propre à la seule activité épistolaire ; il s'y trouve simplement davantage accentué, le recours naturel à l'ellipse, au raccourci ou au détour, au pas propre de l'idée et à la pire concision y étant interdit. [...]

« La correction ne s'achève jamais », fluctuante qu'elle est à la couleur des jours qui alternativement éclairent l'incertitude de mes certitudes et la certitude de mes doutes, activent les buts et les refus, mais j'entends Juarroz lorsqu'il ajoute « qu'il faut se résoudre à abandonner car nous sommes assez fragiles pour que la perfectibilité affecte le pouvoir de réaliser quoi que ce soit et l'anéantisse », et l'entends d'autant plus volontiers que cet abandon figeant l'échec à son acmé, fixant l'inachèvement, me semble paradoxalement dire l'unique moyen de ne pas altérer la forme ou encore d'approprier au destin des parties la destinée du tout. « Lorsque je dis ce que je dis, c'est parce que ce que je dis m'a vaincu ». À condition de retrancher à la touche de Porchia le sens « médiumnique » qu'elle contient aussi, je crois loger à la même enseigne. Il y a une proverbe allemand qui dit que le choix est une torture : je me reconnais dans cette sinistre vérité. [...]

Extraits d'un brouillon sur deux feuillets agrafés (sans date)

[...] pour deux lettres qui voudraient avoir par rapport à cet état du manuscrit la même fonction éclairante qu'une préface à son état définitivement définitif.

Entre elles deux sont venues d'autres qui hachées déformées ont rejoint l'amas, lui faisant de la sorte intégrer les aléas de sa propre exposition, couvrir l'alphabet entier de son histoire.

Je suis convaincu en fait de n'avoir rien, hormis cela, à ajouter, rien à dire qui ne redise plus mal. Si poétique il y a elle est dans, toute élaboration hors s'abîmant dans l'objet. [...]

Je ne sais pas quel bout prendre la plume, comme s'il n'y en avait pas qu'un.

Brouillon de 2020

Depuis notre rencontre, je n'ai jamais cessé de l'aimer, aussi dois-je aujourd'hui remercier Covid d'avoir créé les conditions de son bonheur, quoi que réserve l'avenir.

Le métal produit un léger clac régulier en se dilatant.

Il y a 170 dans le puits le 28, 200 le 30, 270 le 3.

Ma rationalité la rassure, même quand teintée d'un alcool qu'elle ne me compte pas plus qu'elle ne m'a compté jamais mes excès de papier.

Ses parents nous ont quitté depuis longtemps, blessure longue.

Aussi sommes-nous aujourd'hui, son fils avec certitude, moi avec certitude, ses frères et leurs proches avec certitude, sommes-nous les seules causes qui la soucient, pourraient la mettre profondément en souci.

Me suis-je vraiment inquiété quant à moi du fait qu'elle ne me connaisse pas intégralement ou ne m'ait lu qu'à 5% ? Si oui nous nous serions vraisemblablement séparés depuis longtemps. Puis-je dire que je l'admire de n'avoir jamais empiété sur ma liberté ? Non. C'est sa nature en quelque sorte. Je l'ai soumise à mes goûts, qu'elle a fait en partie siens, je lui ai imposé ma façon de voir ou de penser, qu'elle a fait en partie sienne, parce qu'elle savait ce faisant ne pas renoncer à elle, que c'était, dans la confusion qu'est vivre, une voie possible, parce que fondée sur un engagement lui-même fondé sur – l'amour sans doute, l'amour réciproque.

Je suis moi-même avare de reproche, je respecte son ou ses espaces de liberté.

Je blablatte sans doute – une sorte d'examen de ce qu'on peut entendre par aimer.

Ils sont confinés ensemble depuis 50 jours dans une fermette d'Ardèche isolée. Ses racines à lui sont là – 53 ou 54 ans qu'il y vient –, et c'est sa maison à elle aussi – plus de 35 ans qu'elle y vient, et la maison familiale a disparu en même temps que ses parents.

Belle à 59 comme à 24 : belle.

**Les occurrences de l'expression *donner le change* dans mes écrits publiés
(je graisse le sujet)**

Achever les apparences

garder le change

ce serait fond

le toucher rebondir

mais si pas lui ça

pas comme ça

si tomber encore tombe

avec lui depuis son haut-

le-cœur descend le ciel peint

le décor

suffiront-elles les hauteurs

à l'écrasement dessous dessus

du principe Inversion ?

Tas II, p. 64

Ne me serait pas supportable
d'écrire chaque jour
autant et de cette qualité.

Il me faut me taire
façon d'écrire moins
et d'une autre qualité.

Du moins ces temps
l'alternance est nette :
règne le 0/1, décimales décimées.

Ce fut, avant, plus mêlé.
Ma main portait moins
la tête suppléait pour quelque chose d'uniquement cérébrale.

Mais en vérité cela était-il si différent ?
Écrire moins et d'une autre qualité
— aspiration de toujours

d'un las, d'un déçu.

(L'uniquement cérébral donc
reconduit.

**Ce qui change peut-être
c'est que le change justement est donné :**

le cerveau rend davantage ce qu'il tient des sens.)

Tas IV, p. 179

On me demande si j'écris, je m'interroge
sur la question.
Est-elle prête au ni-oui-ni-non ? Veut-on *savoir* ?

Chaque fois évidemment un se montre sous on ou assez s'y devine,
et je tiens pour le divers réponse diverse (du oui porte-qui-claque au non
entrez-j'explique), mais il arrive aussi que j'entende la phrase *absolument*,
comme si je la voyais, que je la voie occuper mon champ de conscience et
y vibrer s'y propager à la façon d'une onde lente sur eau calme, indifférent
autant qu'elle à l'agent causal.

Est-ce que j'écris
? ce n'est plus pour savoir si moi mais si c'est écrire
qu'écrire comme moi.

**Les mots, les phrases, et plus encore les livres, donneraient
un change.**

Jusqu'au cerveau personnel, p. 96

L'apparence est sauve mais un attentif voit dessous, derrière le change,
ce que je sais : ma relation au langage, loin de se simplifier s'est dégradée,
les automatismes sont très endommagés, en moi un mot s'affole entre
ses sens possibles, le premier m'explose.
Depuis toujours ? Je rectifie alors mon dire en pire : qui décroît, ce n'est pas tant ma
capacité d'exprimer que celle de clairement ressentir.

Jusqu'au cerveau personnel, p. 201

L'intelligence sait mieux que la bêtise imiter l'intelligence
mais elle ne s'accroît pas ainsi et montre même plutôt alors d'elle-même
une forme diminuée tandis que **la bêtise arrive à donner le change.**

Jus de pierre, p. 33

Tout à côté de moi XXX et YYY doivent percevoir que je grogne ou
m'abstrais, que je ne m'intéresse guère **même si je sais encore donner le change,**
si je masque mes indéfinissables mouvements intérieurs.

Retractinges, p. 127

Les occurrences du thème *cesser d'écrire* dans mes écrits publiés ou non

Rétrograder, ce n'est pas
cesser d'avancer
mais en réveiller la maîtrise.

S'arrêter, ce n'est pas
cesser d'avancer
mais anesthésier l'innocence.

Ne cesse d'avancer
ce qui avance dans la négation du pas
d'avancer
ce qui n'avance ni ne cesse.

Copeaux (1984-89 – page 62)

Des points encore sur le cercle où je suis du cercle
que je serai, il en reste.
Passé une fois au moins par tous
je m'arrêterai, reconnaîtrai
— cesserai. Il y a beaucoup de vérité dans l'expression
boucler la boucle.

Tas II (1989-92 – page 126)

Je m'arrêteraï
je continueraï.
Autant continuer
jusqu'au terme véritable.
Si je l'envisage, je le vois.
Une main de terre ou une main de cendre
— à moins que le destin n'ait décidé
d'amputer.

•*TAS*• (*Tas V* ou *VI* 1997-99 – page 270)

Il faudra pour arrêter qu'un jour je sente
dans l'accompli une totalité fermée,
une forme que je ne peux plus remplir.

J'éprouve parfois la circularité du déjà dit
mais si je suis alors chassé dans la question
as-tu tout dit ?

je rentre vite dans ma preuve que non.

•TAS• (*Tas V* ou *VI* 1997-99 – page 283)

Si je cesse d'écrire, c'est que j'aurai décidé d'apprendre ailleurs
un autre bout de moi.

[...]

Si je cesse d'écrire ce sera pour écrire.

Fantaisies (1998-99 – pages 57-59)

Si j'essaye de désirer cesser d'écrire
le <degré-profond-de-satisfaction>
n'y est pas pour rien.

(Juste après ces premières lignes
la signification est encore droite : aux deux bouts sont
zéro et un comme opposés,
mais la signification tournoie,
et cette raideur tournoyante
me frappe, mes doigts
ne peuvent pas l'arrêter.)

Si j'essaye de désirer cesser d'écrire
c'est pour être assouvi en cessant.

Fantaisies (1998-99 – page 156)

Hier, relisant la fin de *Dessins*, je pensais devoir définitivement cesser d'écrire.
Le relâchement terminologique. L'assèchement en cours d'énigme spire.
Le soupçon d'une stase depuis des cahiers.

Et je me retrouve ici, en rouge sur un cahier neuf, à mesurer avec une pierre
la hauteur du tarissement, quand j'aurai dû ne pas l'écrire cette pensée d'hier
pour demain, ne plus donner matière à enveloppement.

Fantaisies (1998-99 – page 264)

Je ne crois pas me leurrer en affirmant que c'est *en toute logique*
qu'aujourd'hui je peine.

Que quelque lointain jour le besoin de noir dans le blanc où j'étais se fit impérieux, il me faut
le supposer car il y eut un point.

Ce point, ma plume s'occupa d'abord de l'étirer. Il devint ensuite trait, que longtemps elle tira
derrière elle comme un possible abstrait, puis arriva qu'il se mit lui-même à la pousser, qu'il
s'allongea, joua en alternance motifs brefs et courbes lentes, progressa aussi sûr épais et droit
que filament de physalie de sa réalité de noir.

Cette ligne qui aujourd'hui semble ne plus vouloir bouger, dessine figée la question de cesser.
Je suis à son bout, comme au commencement, mais entre-temps elle a été, pour me conduire
peut-être à la liberté, à l'indifférence de l'abandonner.

(Après qu'on a vérifié sa capacité de le noircir, le blanc ne devient-il pas enfin supportable ?)

Jusqu'au cerveau personnel (2003-13 – page 22)

Cesser d'écrire n'est pas abandonner un pointillé d'empreintes comme un héron dérangé dans
sa pêche.

Le papier n'est ni neige, ni boue, ni sable ; certes il y avait quelque chose qu'il n'y a plus, mais ce
n'est pas une trace interrompue : la faculté de s'envoler là explicative, ici son équivalent manque
pour établir l'interruption. Même manifestement tronqué, la dernière phrase ou le dernier
mot* ferme une totalité.

Comme il ne se peut concevoir qu'à l'instar de l'homme ou de l'automate un animal puisse
en ses traces reculer ou les effacer derrière lui, dès lors que la nature du terrain (la neige est la
même neige, la boue la même, le sable le même sable) ou quelque phénomène météorologique
de "gommage" ne peut être une explication, l'absence subite de telles empreintes où elles for-
maient une ligne requiert l'envol comme cause et, simultanément, confirmation évidemment
d'une certitude déjà acquise par l'examen des empreintes elles-mêmes, particularise l'animal

comme oiseau grâce à la connaissance que nous avons des conséquences d'une agitation idoine des antérieurs chez ce dernier.

L'animal terrestre marche, court, rampe, saute ou vole, éventuellement s'enfuit et progresse dans le sol. C'est un destin corporel. Dans l'étendue de neige où il se meut, sur la plage de sable qu'il traverse, l'aire boueuse où il avance, on ne peut s'attendre à ce qu'il montre quelque liberté relativement à ce destin.

L'écriture en revanche est acte volontaire, et l'intentionnalité qui préside aux signes écrase en quelque sorte les causes accidentelles de leur disparition.

* Au bas d'une page des *Récits de la Kolyma* ("Comment tout a commencé"), une note des traducteurs interprète le mot "encore" ramené par Chalamov à ses quatre premières lettres comme une allusion de l'auteur à la phrase inachevée de la scène finale du *Voyage sentimental* de Laurence Sterne, et reconnaît dans celle-ci la revendication d'une « esthétique du fragment ». Portons-nous dans le texte "De la prose" du Cahier I de *Tout ou rien* du même Chalamov et lisons : « Toutes les répétitions, tous les lapsus que m'ont reproché les lecteurs, je ne les ai pas inclus par hasard ni par négligence ni par précipitation. On dit volontiers que les gens ne se souviennent jamais mieux d'un propos que lorsqu'une faute d'orthographe s'y est glissée. Le dédommagement d'une négligence ne consiste pas seulement en cela. Car le premier jet, la fidélité à l'original sont à ce prix. Le *Voyage sentimental* de Sterne s'interrompt au beau milieu d'une phrase, ce qui ne suscite la désapprobation de personne. Pourquoi les lecteurs chercheraient-ils à compléter le récit "Comment tout a commencé", en corrigeant à la main la phrase que je laisse en suspens "À l'automne encore nous trav...". »

On aimerait parfois connaître le russe.

Jusqu'au cerveau personnel (2003-13 – page 23)

Je peux maintenant arrêter d'écrire

Ô présomptueux ! Comment peux-tu être si sûr d'être nettoyé de toi et que jamais plus aucun surgeon sur ta souche soi-disant bourrée d'ail ?

Jusqu'au cerveau personnel (2003-13 – page 28)

Quand même nul m'ayant lu ne sera surpris et n'attendra d'explication

– toutes mes lignes peut-être s'étant tracées vers cette issue,

si je renonce qu'au moins une fois ait été clairement dit ce qui m'y a conduit,

à quel signe j'ai reconnu dans la santé d'écrire la maladie percer,

que le tour avait été fait *et* refait,

que le temps d'écrire était passé

– qu'ait été écrite ma raison la plus forte de cesser.

[...]

Appendice (2013-17 – « Quand même nul... » en pages 38-41 de la 1^{ère} version livre, ou sur mon site le fichier entier)

La page m'est nécessaire, son office d'élimination.
Il faut – crois éprouver comme besoin verser à la feuille.
Garder dedans m'attaque – les mouvements, la panique de l'idée contre
les parois de l'esprit clos.
Pas animal prisonnier qui fout tout en l'air, mais chose prisonnière qui
sape les murs de sa prison.
= Je ne peux pas encore cesser d'écrire, même si écrire, aussi, autrement, me mine.

Appendice (2013-19 – page 47 (de la version livre pour l'édition))

Ce dimanche 5 février 2017

m'a traversé l'esprit en tant que certain que *j'ai cessé d'écrire*,
que pareille suite de mots est possible,
que j'ai le droit de l'écrire même paradoxale comme elle paraît.
Toutes les phrases écrites depuis masquant que j'ai cessé,
empêchant de savoir quand précisément ou à partir d'où,
voici ce que j'incline à penser : qu'il n'y a pas eu un moment m
mais cessation longue, comme si je n'avais jamais cessé de cesser d'écrire
et ça n'avait toujours été qu'en écrivant,
mais cela aussi, que tandis que j'écrivais et dans la mesure même où je
ne cessais pas de cesser, j'ai effectivement *écrit*.

Cet écart entre écriture et écriture qu'ouvre le paradoxe et qu'élargit encore le *versus*,
je le sens qui sent, et d'odeur ici mon nez n'en veut, fût-elle de la très-respectable dyade
Blanchot/Derrida.

Certes j'effacerais ce serait tempête dans le cabinet, mais je vais plutôt,
frileux pour complaire à la métaphore, pour évacuer la métaphore
vaporiser en lieu et place celle que je ne perçois pas, ma propre – –

non, même pas, nul besoin de spray, celle-là va revenir toute seule,
car ce qui m'a traversé l'esprit en tant que certain il y a deux jours n'y est plus,
a continué sa route, effluve rapide.

Appendice (2013-19 – page 115 (de la version livre pour l'édition))

J'ai eu l'énergie d'écrire sur l'énergie d'écrire décroissante. Il m'en restait un fond. C'était il n'y a pas si longtemps. Je connaissais encore le besoin ou le reliquat suffisait à entretenir l'illusion d'un. Le besoin décroît plus brutalement que l'énergie. Je ne possède pas le moindre fond de besoin pour écrire sur la disparition du besoin – si c'en fut un, si je n'ai pas pris pour le besoin autre chose que lui. Ce dernier point, ce n'est qu'en cessant d'écrire que je le clarifierai. Pas en ayant cessé : en cessant. Cesser d'écrire, ce n'est pas relever la plume, tirer d'un coup une ficelle qui élève au plafond les doigts attachés. C'est un processus long, un détachement progressif qui ressemble longtemps au contact.

Appendices (2013-19 – page 155 (de la version livre pour l'édition))

(Ce qui me permet de ne pas cesser d'écrire, c'est que je ne publie pas – car je donnerais à voir une chute.
Cette phrase toutefois n'exagère-t-elle la nullité du spectacle que ce serait ?)

Plus avant (2022 – page 16)

CESSER D'ÉCRIRE ne relèvera pas d'une décision.
Ayant toujours envisagé ainsi l'arrêt, je devrais me réjouir de constater « aller au cahier » nettement moins, retenu de le faire par quelque raison plus forte que mienne, mais non, elle me tourmente plutôt cette impuissance nouvelle à mesurer le bénéfice de verser hors – et plus encore à identifier dedans quelque chose qui puisse passer.

Retractiones (2023, page 7)

Pour éviter l'indigestion, j'ai ouvert un Juarroz mais – voir *supra*, et hier refermé après 20 pages un Butor (*Portrait de l'artiste en jeune singe*) acheté au vide-grenier de Tence il y a deux jours, ...
Deux pavés de Gaddis m'attendent, mais trop lourds pour mes bras du soir à 10 cm du visage. Idem pour le 2666 de Bolaño.
Verrons si le David Markson que je récupère demain chez Phildar, d'actualité (*Arrêter d'écrire*), sait s'imposer.

Retractiones (2023, page 59)

** 1. Amont (p. 7), je lis de ma plume « Cesser d'écrire ne relèvera pas d'une décision. Ayant toujours envisagé ainsi l'arrêt [...] ». Le poncif, pour dire l'interruption de l'œuvre par la mort, c'est *L'art de la fugue* de Bach, plus précisément le suspens brutal à la mesure 239 du Contrepoint XIX, sur les lettres B.A.C.H. La cause de cet inachèvement fait débat chez les spécialistes...

Retractationes (2023, note page 108)

Exemples d'explications données au patient pour le trouble neurologique fonctionnel, basés sur les symptômes cliniques et les données de neurosciences actuelles.

Annonce diagnostique

« Vous souffrez d'un trouble neurologique fonctionnel pour les raisons suivantes : symptômes positifs, examens complémentaires compatibles... »

Général

« Le TNF est lié à un dysfonctionnement cérébral. Un peu comme si le logiciel que vous avez installé dans votre ordinateur ne répondait plus correctement, alors même que les composants de l'ordinateur sont intacts. » Ou encore : « comme si les cordes de votre guitare étaient désaccordées alors que la guitare est intacte. »

Dualité corps-esprit

« On me dit que c'est dans ma tête. » (patient) - « le TNF concerne le cerveau et le corps, les deux fonctionnant ensemble. »

Parésie d'un membre

« Remarquez-vous la manière dont votre cerveau a fait bouger votre jambe lors de la manœuvre ? » (signe de Hoover) « cela montre que votre cerveau est capable d'envoyer le message jusqu'à votre jambe (commande automatique), mais que ce message dysfonctionne par moments (commande volontaire). »

Parésie / Trouble visuel / Déficit sensitif

Comparaison avec le syndrome de membre fantôme « lorsqu'une personne subit une amputation de membre, son cerveau persiste parfois à penser que ce membre existe toujours. Dans le TNF, c'est l'inverse. Le membre est toujours là, mais le cerveau a parfois du mal à en être conscient. Comme s'il avait disparu de son logiciel. »

Mouvements anormaux / Parésie

« Les études sur le fonctionnement du cerveau dans le TNF ont montré que certaines parties du cerveau étaient trop actives, et d'autres moins. Normalement, nous n'avons pas à penser à la manière dont nous devons bouger nos bras ou nos jambes. Dès que notre cerveau se focalise trop sur ces mouvements, c'est là que ça déraile. Un peu comme lorsqu'on se concentre pour dormir face à une insomnie, cela amène à l'effet inverse. »

Crises dissociatives

« Les crises dissociatives (psychogènes) arrivent lorsque le cerveau se met comme en transe de façon brutale, sans rien demander à personne. La dissociation est un terme médical pour décrire le fait d'être déconnecté de ses sens et de son environnement. Cela peut être physiologique (comme lorsqu'on pense à ses courses pendant qu'on conduit et qu'on ne se rappelle pas du trajet) ou pathologique (si cela dure dans le temps). Le cerveau l'utilise comme un réflexe, pour par exemple éviter de subir une émotion trop insupportable. Au fil du temps, cela peut arriver sans déclencheur ni stress particulier. »

Dystonie

« Votre cerveau pense que votre pied est bien droit alors qu'il est de travers et contracté. Voilà pourquoi il vous est difficile de le maintenir droit. »

Douleur comorbide

« La douleur chronique est souvent en lien avec une dysrégulation des systèmes de ressenti de la douleur. Comme si le bouton de volume de ce système était au maximum, peu importe ce qui se passe. Ce phénomène s'appelle « la sensibilisation centrale », et partage des mécanismes similaires au TNF. »

Pronostic

« Ces symptômes, même après plusieurs années, sont potentiellement réversibles, sous réserve d'un diagnostic correctement posé et d'une prise en charge adaptée. »

Rééducation physique

« Dans le TNF, la kinésithérapie peut aider à ré-entraîner notre cerveau. C'est d'autant plus efficace lorsqu'on utilise des techniques de distraction de l'attention, comme j'ai pu vous montrer. Les kinésithérapeutes spécialisés peuvent alors vous demander de faire un mouvement tout en faisant des additions, ou en lançant une balle, en écoutant de la musique, ou encore en vous demandant d'accélérer un mouvement fait habituellement plus lentement, ou même en vous rééduquant devant un miroir. L'idée est de retrouver un équilibre entre mouvement volontaire et automatique, pour que ces systèmes se parlent à nouveau »

Psychiatrie / psychologie

« Les personnes présentant des TNF rapportent fréquemment de la dépression ou de l'anxiété, le plus souvent en conséquence du handicap physique lié aux symptômes. Parfois, ces troubles étaient déjà présents avant, pour d'autres raisons. Les symptômes du TNF amènent souvent à avoir peur (de tomber, de se blesser, ou de se retrouver dans une situation embarrassante). Il existe aussi des facteurs prédisposants aux TNF comme le fait d'avoir vécu des situations traumatiques au niveau psychologique, et il est important de les dépister pour les prendre en charge si nécessaire. »

Tout le souligné fait peser la balance du côté « c'est mon cas »
— mais lui seulement.

ENCO

est un cabinet indépendant de conseil en stratégie d'entreprise et de communication pour les TPE-PME, TPI et Institutions.

est une entreprise spécialisée dans la location de matériels, avec ou sans conducteur, pour travaux publics, carrières, levage, industries, mines...

fut une entreprise spécialisée dans la fabrication de moteurs à courant continu.
(« GS Maintenance effectue l'entretien et les réparations des moteurs ENCO. »)

vient apparemment de l'une des variantes de l'ancien français *encore* (*aincores*, circa 1200 dans *Li romans de Garin le Loherain*).

Voir « enco » dans Daniel Bourdelès, *Dictionnaire normand-français*.

...



PG septembre 2024